GALERIE DU TABLEAU

2014
UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

VILLE DE MARSEILLE

Galerie du Tableau

2014

une année d'expositions

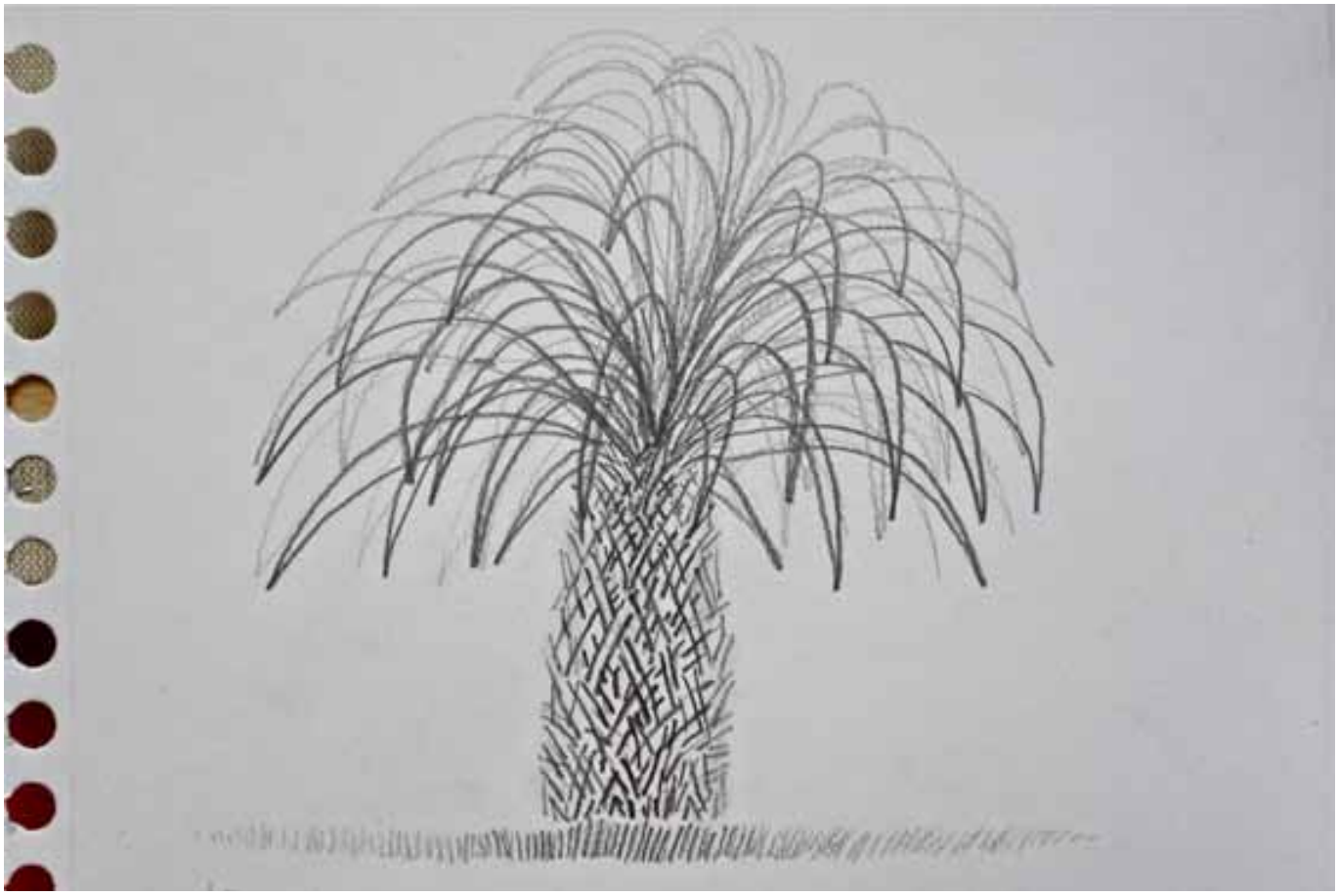
JEAN-MARC ALESI

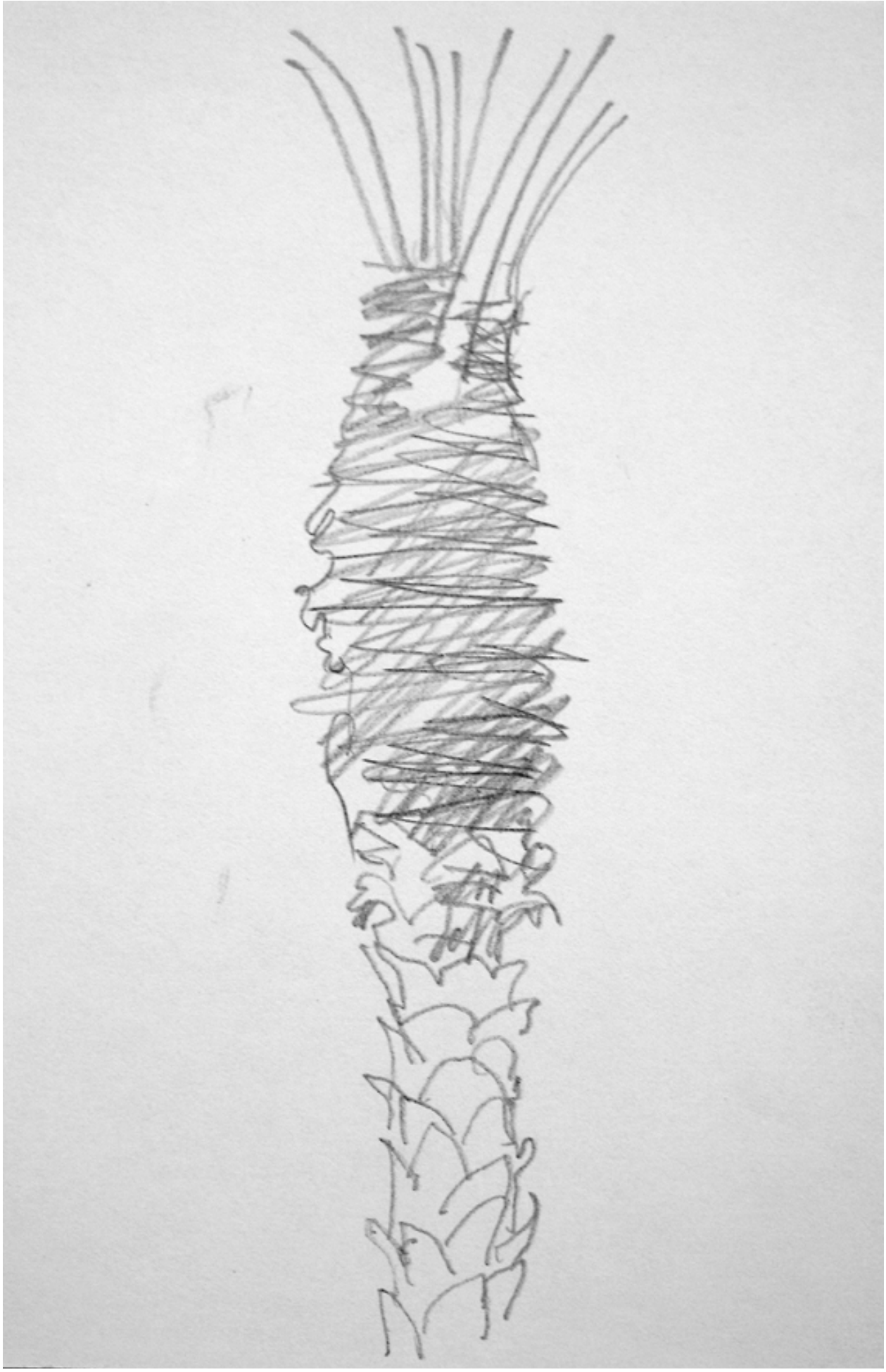
Du 13 au 25 janvier 2014

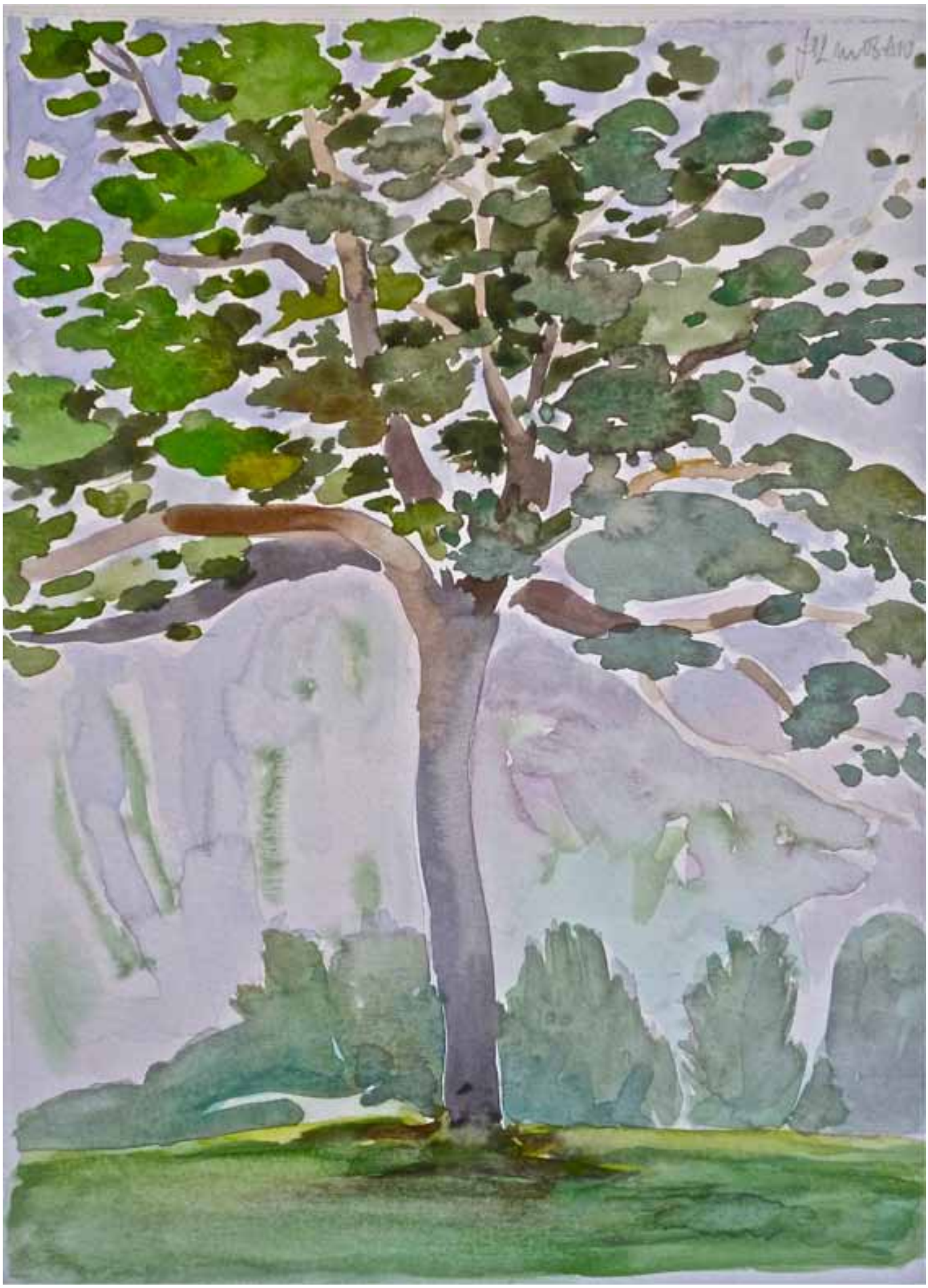
«...Mû par le souffle, le cœur est à même d'épouser l'élan du pinceau et de saisir l'image des choses sans hésitation. La résonance, on l'obtient si l'on parvient à établir des formes parfaites sans laisser de traces laborieuses ni tomber dans la vulgarité.»

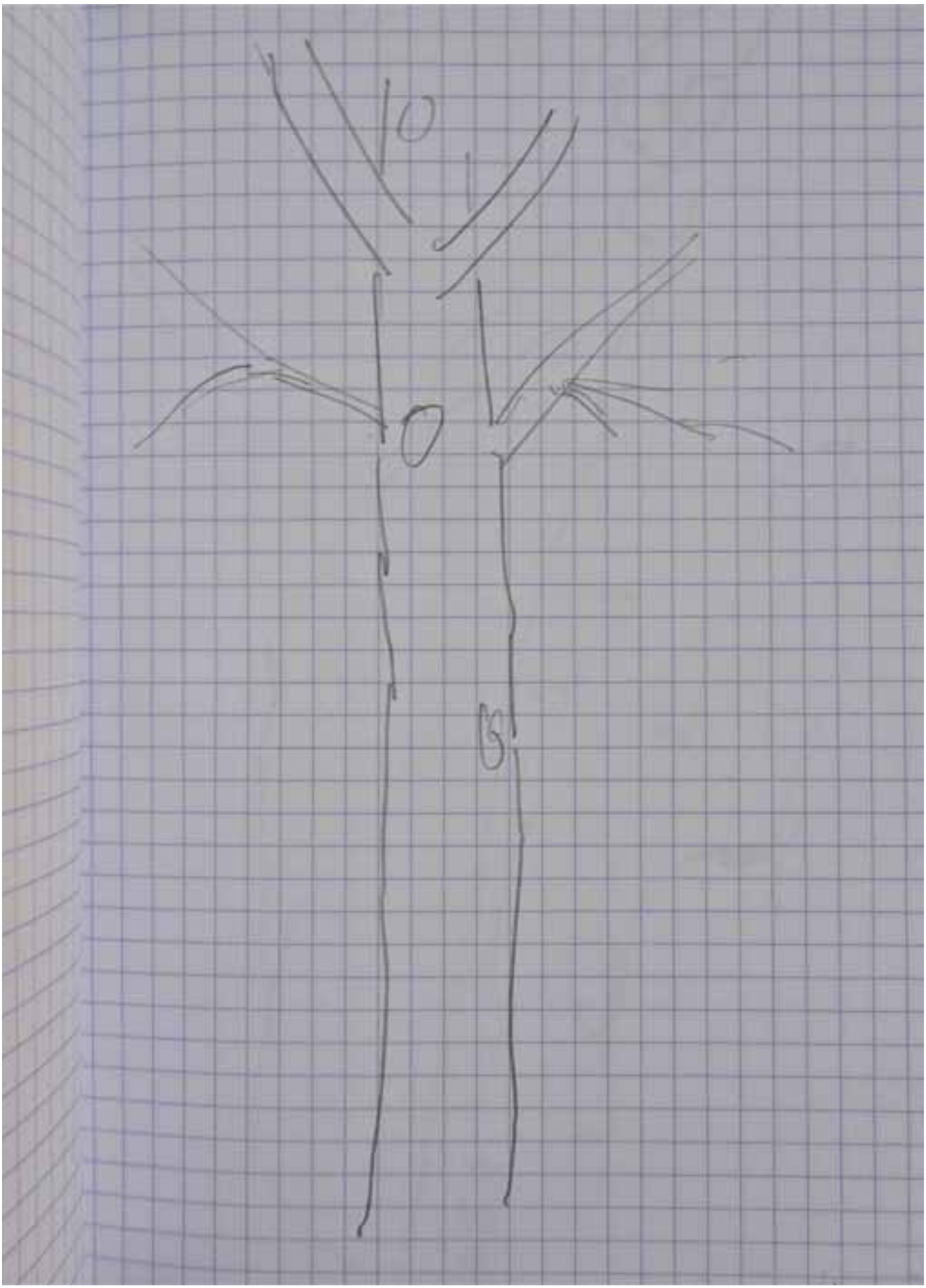
Ching Hao. Xème siècle.

Les effets de la peinture chinoise nous entraînent parfois à replacer les continents. Je songe en effet a Edgar Degas à qui un admirateur disait : «Maître, cette peinture est prodigieuse on pourrait compter tous les cheveux!» répondant: «vous pouvez le faire, il y en a trois.»
C'est vraiment la volonté de sentir un dessin avant même de le penser, le reste n'est pas de l'adresse mais d'infinis exercices amenant la main, toute seule, à rendre le geste artistique. Les animaux, surpris par le dessin, semblent en attente d'un futur mouvement tant le sumi-e, utilisé par Jean-Marc Alesi, a su conserver les valeurs maîtrisées de cet art à la fois minimal et complet
.
Bernard Plasse








YO

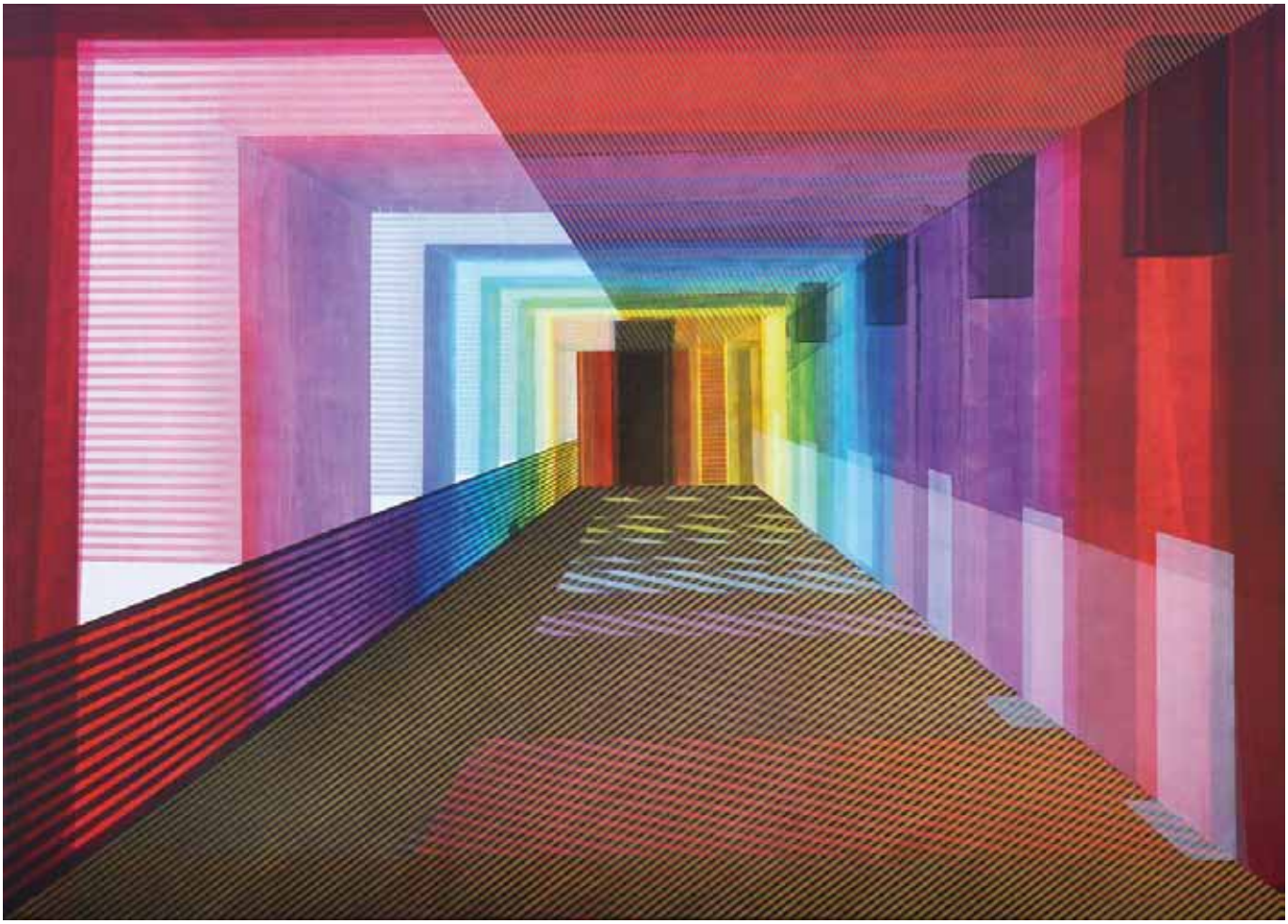
CÉCILE SAVELLI

Du 27 janvier au 08 février 2014

Les dessins et les peintures seraient des fragments de choses vues et entendues devenues récits et contes. Ils seraient proches de la vie quotidienne, de ses accidents et de ses étrangetés. La cendre du foyer ne serait pas loin de la pantoufle et de la citrouille. Le conte aurait assassiné Walt Disney. Un chien aurait disparu dans le paysage. Un dessin rude dresse l'obstacle d'un phare éteint. Le conteur cherche la suite. C'est ce qui troue son récit.

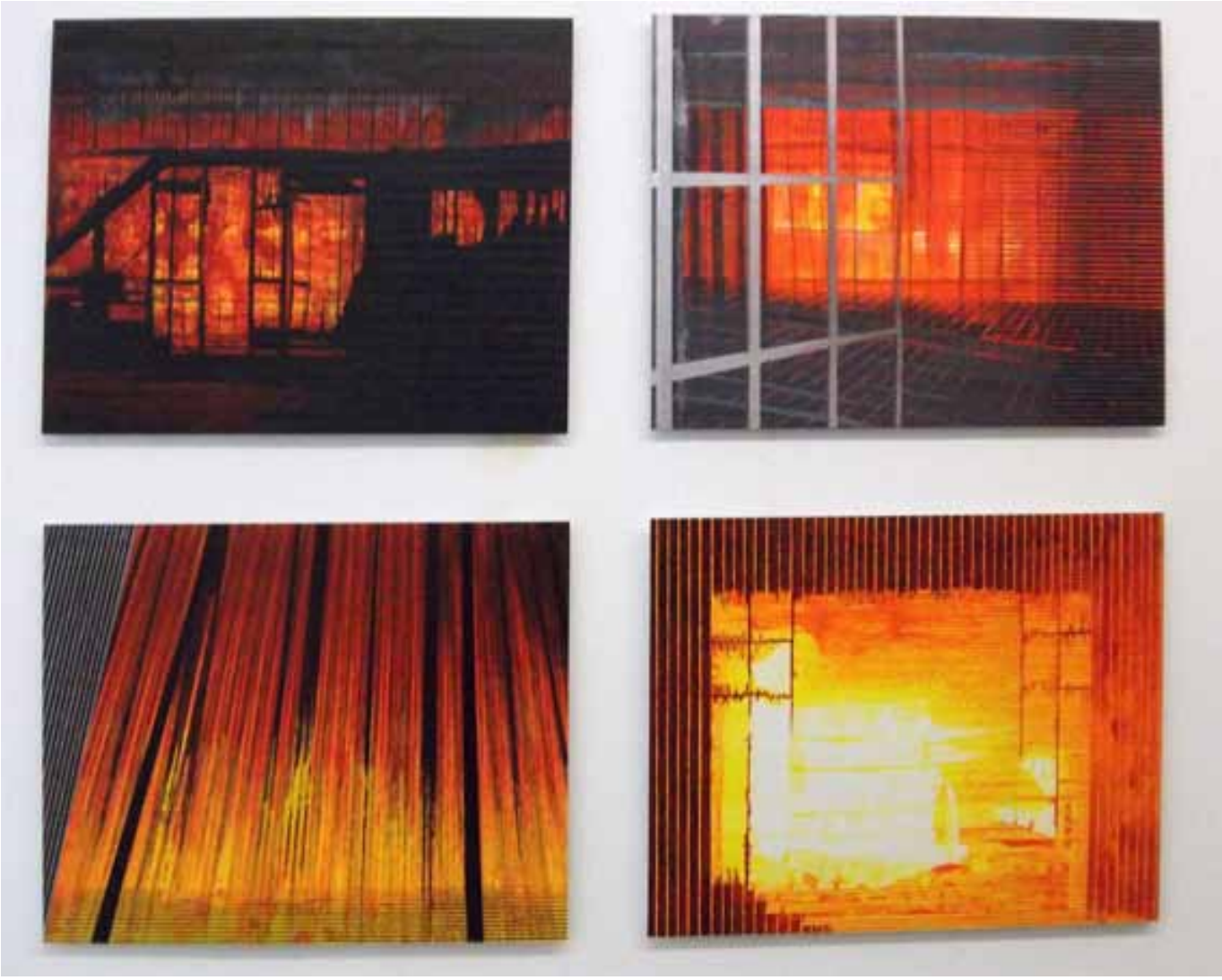
Frédéric Valabrègue

LAURENT GALLAND

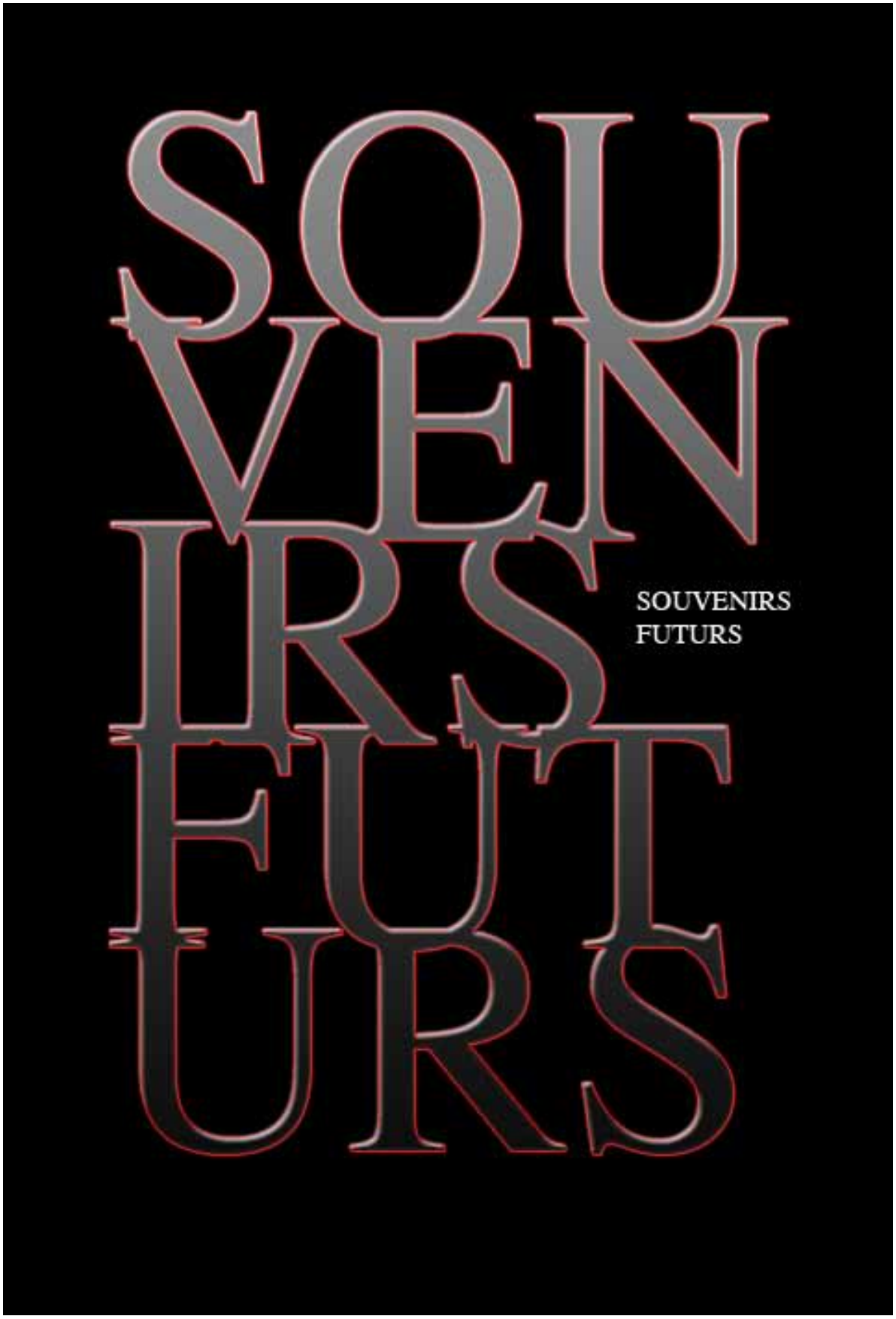


Du 10 au 22 février 2014

Cette œuvre spatiale, dynamique et colorée est significative de mon enthousiasme pour une nouvelle pratique.
Depuis quelques mois je peins tout en continuant d'utiliser les outils numériques pour l'élaboration de mes sujets, de mes idées, de mes intentions. L'ajout du geste, de la technique et de la matière me procure de nouvelles sensations. L'œuvre se construit à partir d'un mouvement ample, mécanique et répétitif. Je sature les surfaces d'une base naturellement liquide aux couleurs transparentes. Sur cette matière dynamique je procède par recouvrements successifs de plus en plus précis.
L'accumulation de plans, le produit des transparences de couleurs, la mise en place de lignes dynamiques structure la composition géométrique.
Le tressage linéaire filtre et amplifie la lumière. L'espace rayonne...



SOUVENIRS FUTURS

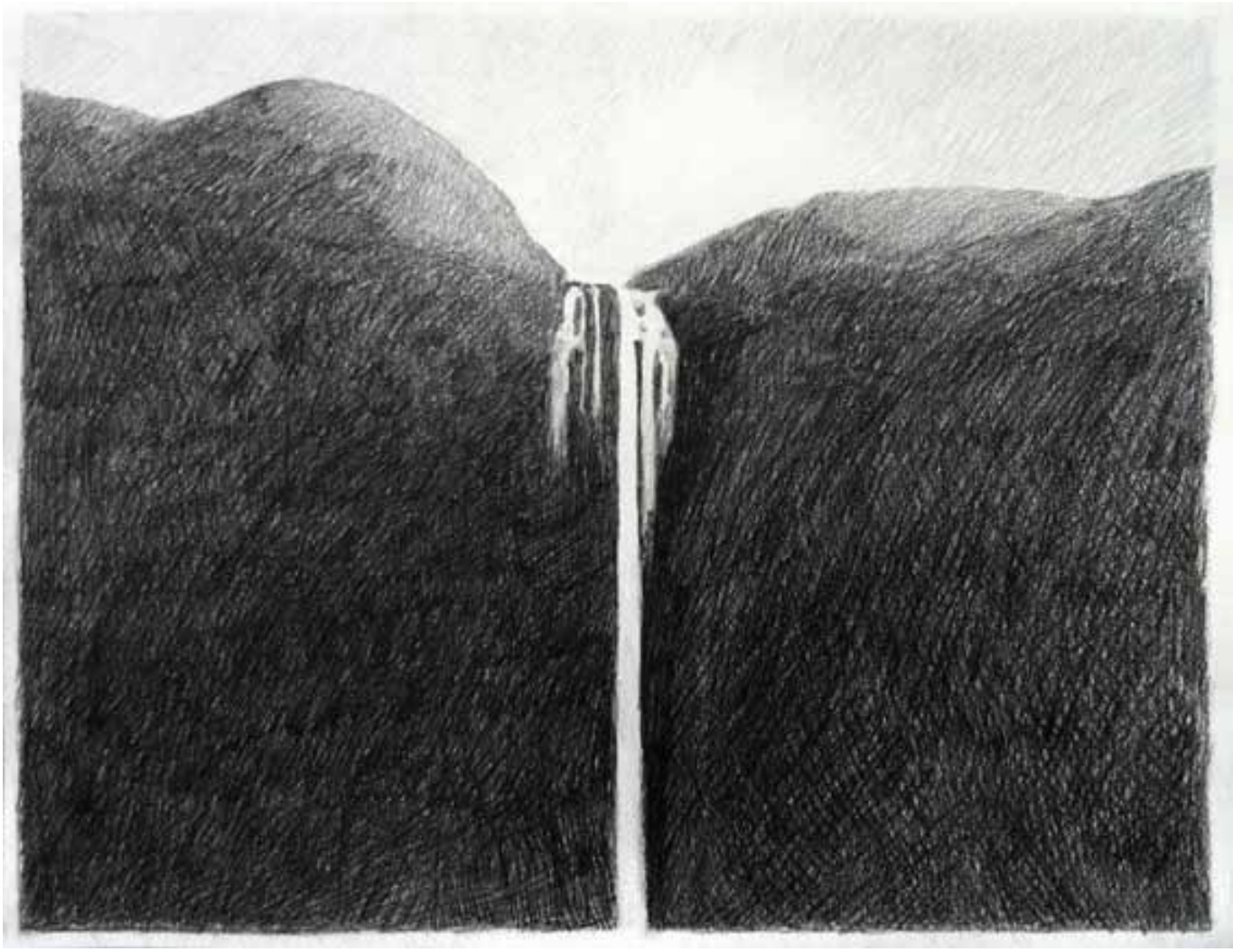


Du 24 février au 08 mars 2014

Comme une pause dans l'enchaînement des expositions et des semaines, une plage de tranquillité où vont resurgir des œuvres oubliées, exposées voici dix ans ou plus, et revenues sous un autre jour dans d'autres proximités.
C'est une autre aventure qui consiste à faire du neuf avec du vieux, histoire de dire que le nouveau n'est souvent qu'une réapparition et que l'actualité prend souvent ses racines dans le passé sans toutefois constituer une redite.
La répétition est parfois une formule de style, une façon de faire comprendre que la durée passe avec insistance dans une vision renouvelée. Une façon de redire que la Galerie du Tableau a rarement présenté dans ses vingt-cinq ans d'existence du déjà vu, le paradoxe n'en est que plus flagrant. Ce sera simplement différent.

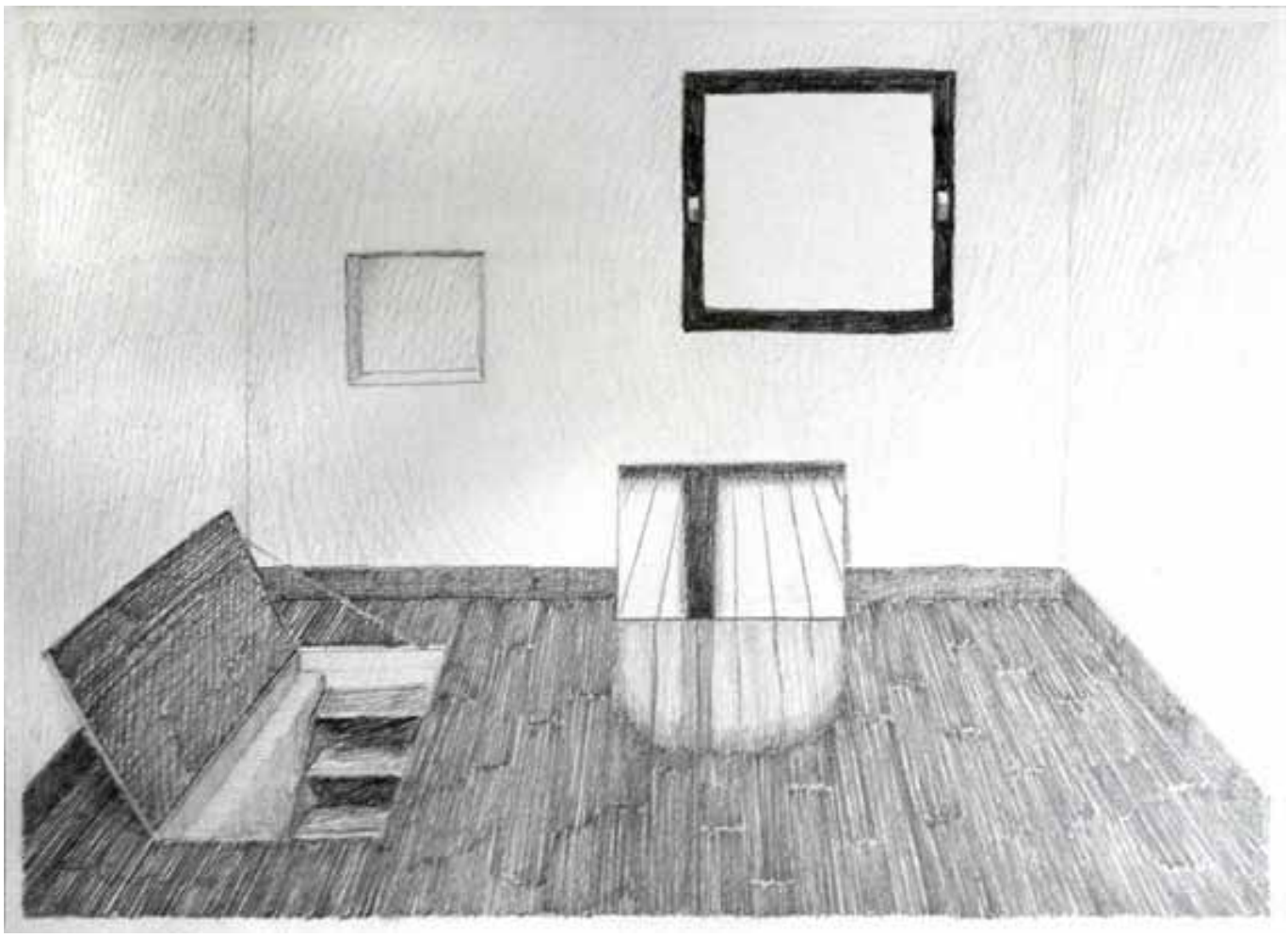
Bernard Plasse

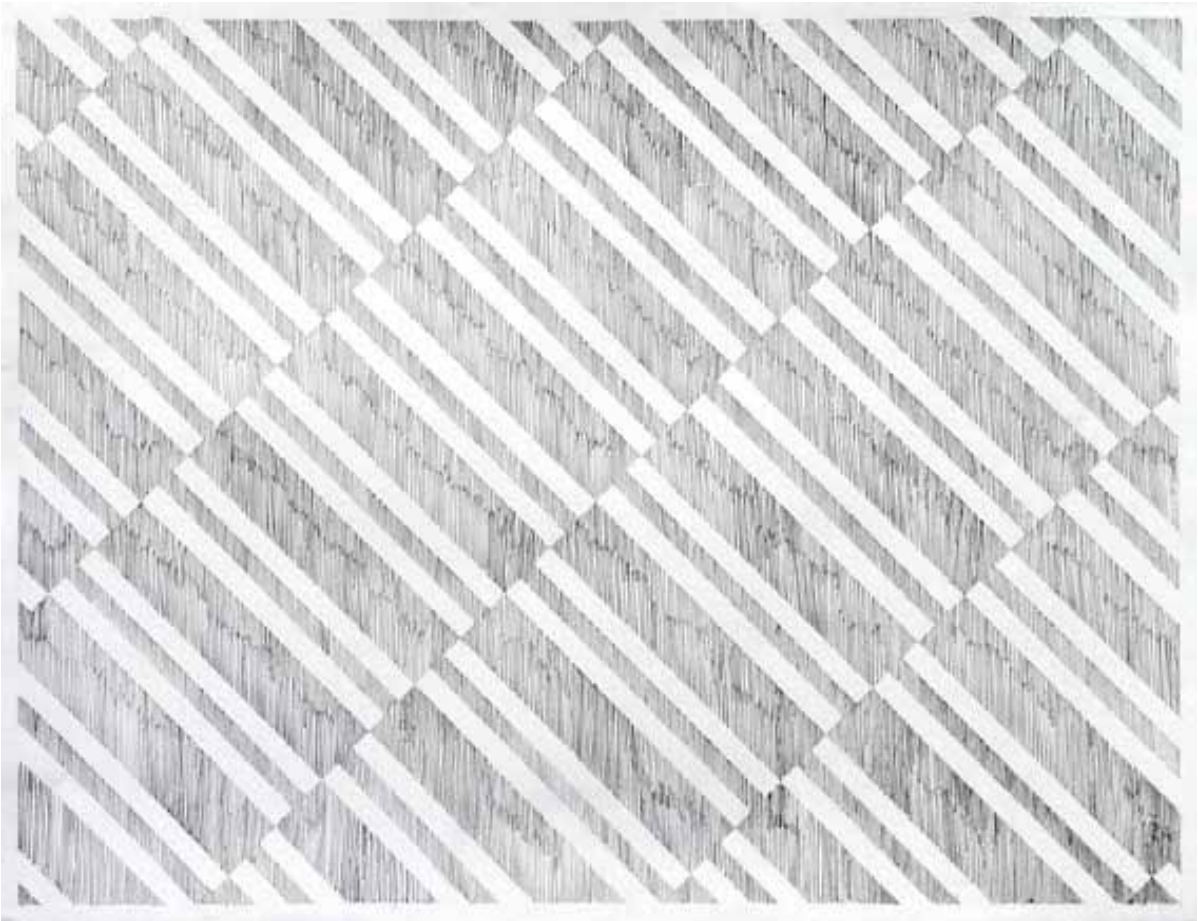
JULIEN LEVY

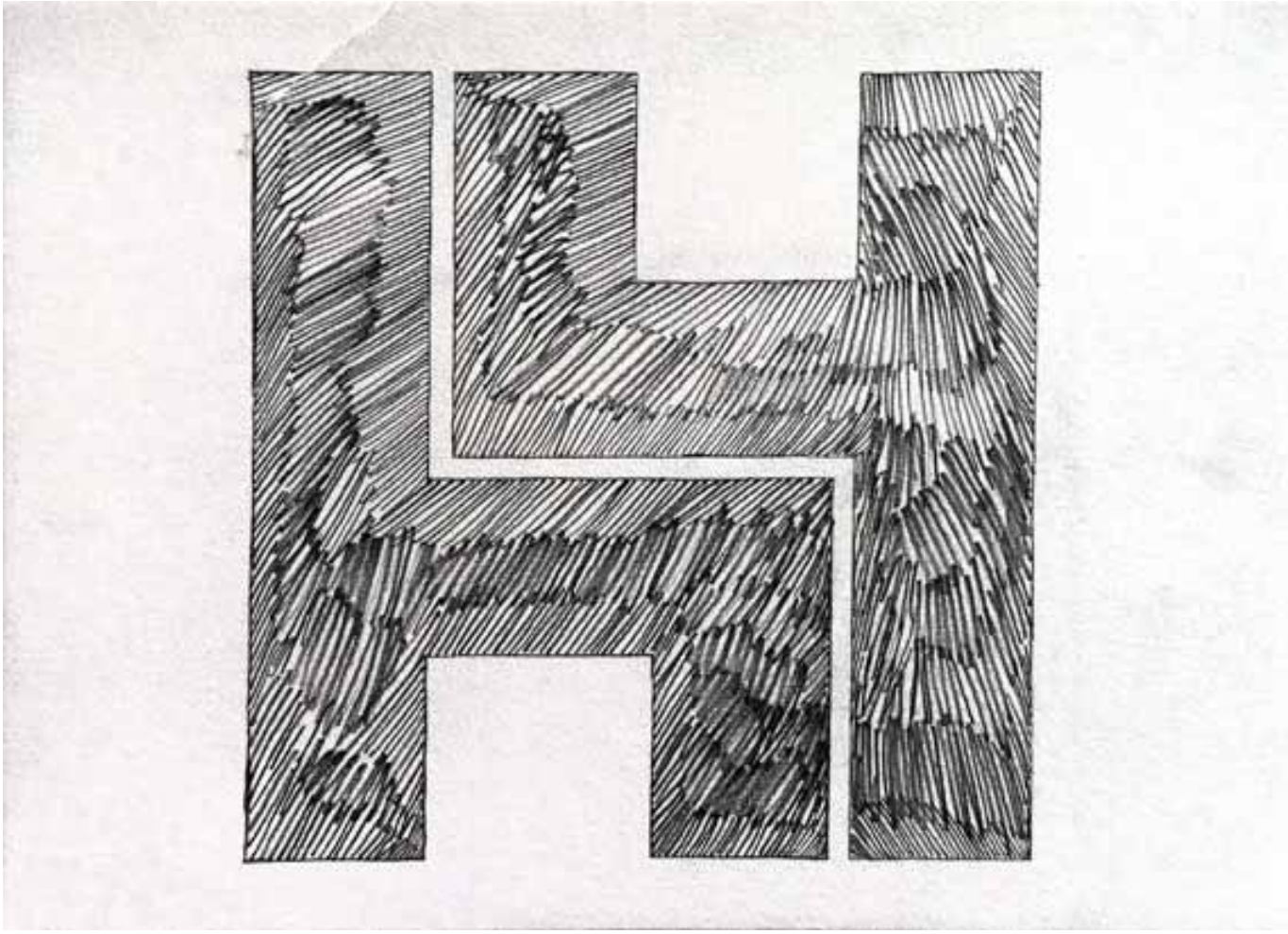


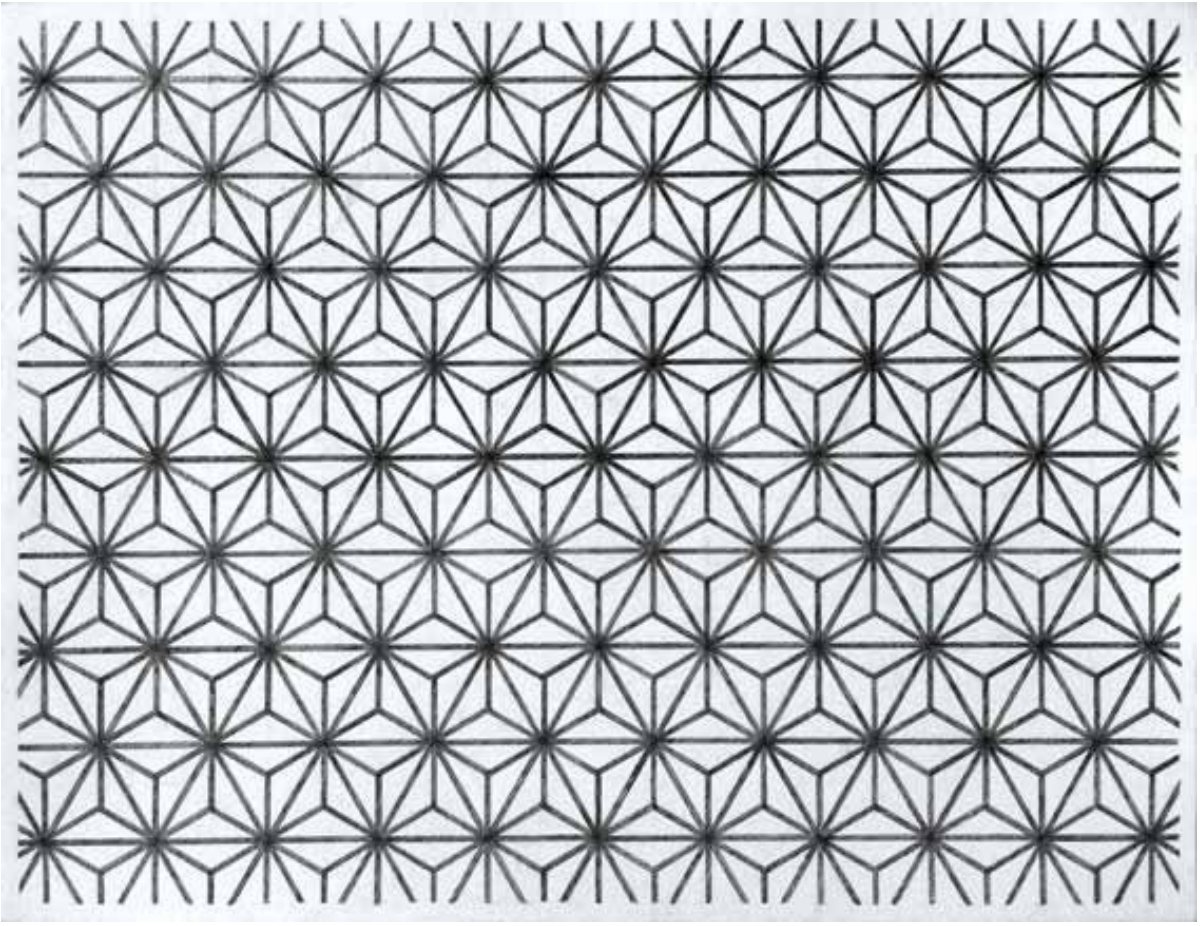
Du 10 au 22 mars 2014

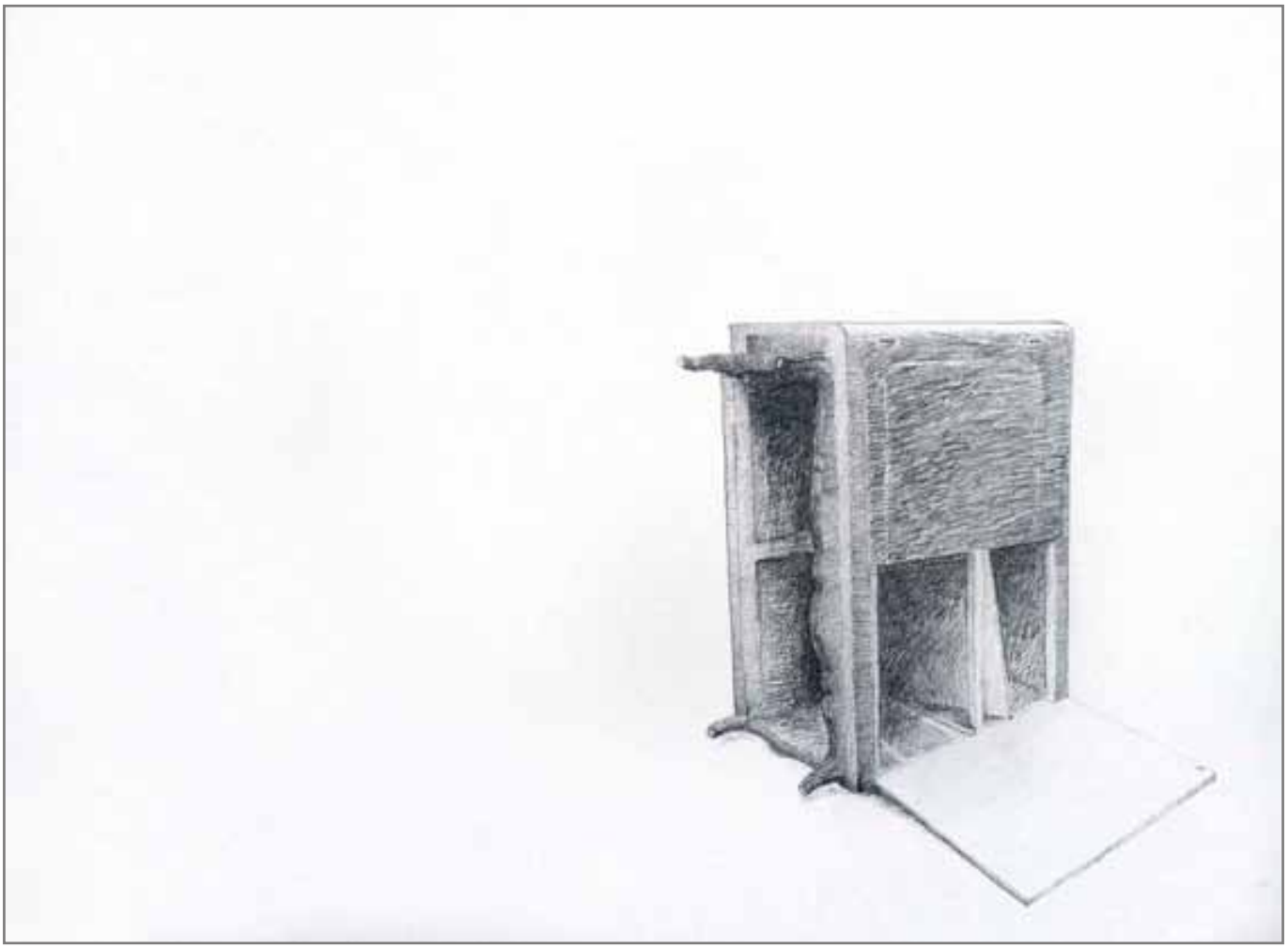
J'avais arrêté l'art, et puis je m'y suis remis. J'ai repris modestement en me rachetant un carnet, dans lequel, contrairement à ceux que je remplissais jusqu'alors, je décidais de faire un « vrai » dessin par double page. Ces carnets constituent aujourd'hui une sorte de réservoir dont j'extrais des dessins qui peuvent être présentés seuls ou associés les uns aux autres.
Le dessin, qui avait toujours été une pratique périphérique chez moi devint du coup pour la première fois une activité en soi. J'apprécie son « épaisseur », sa propension à être à la fois projet (pour des sculptures ou des installations que je ne réaliserais peut-être jamais) et œuvre en soi. J'apprécie également, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, le peu de moyens que nécessite sa pratique.
Le gris du graphite m'a aussi permis d'unifier des images provenant de sources diverses (snapshots, Internet ou coupures de journaux) dont l'hétérogénéité me posait jusqu'à présent problème.
A travers cette hétérogénéité je tente de dresser les contours d'un propos qui, lui, serait cohérent.

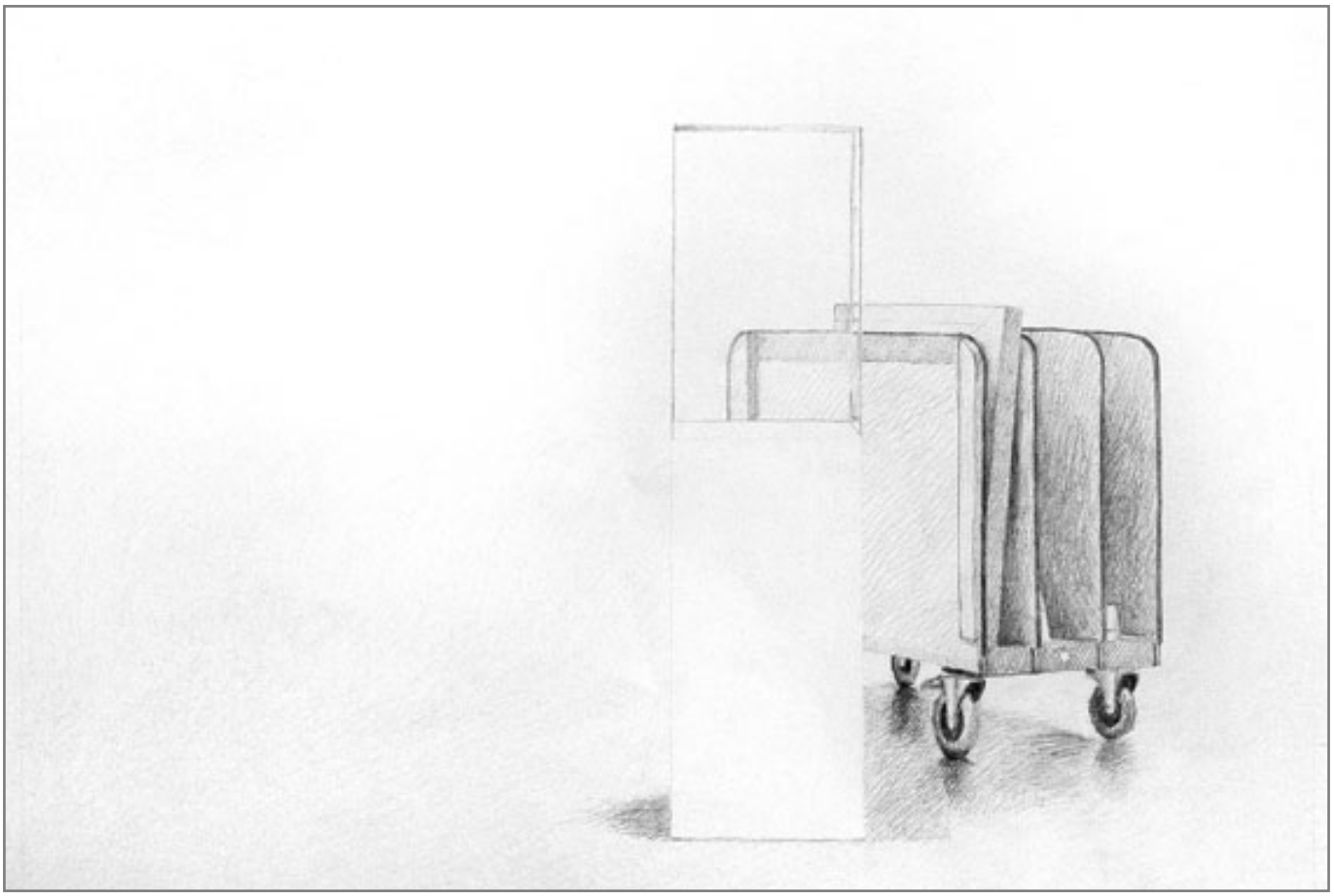


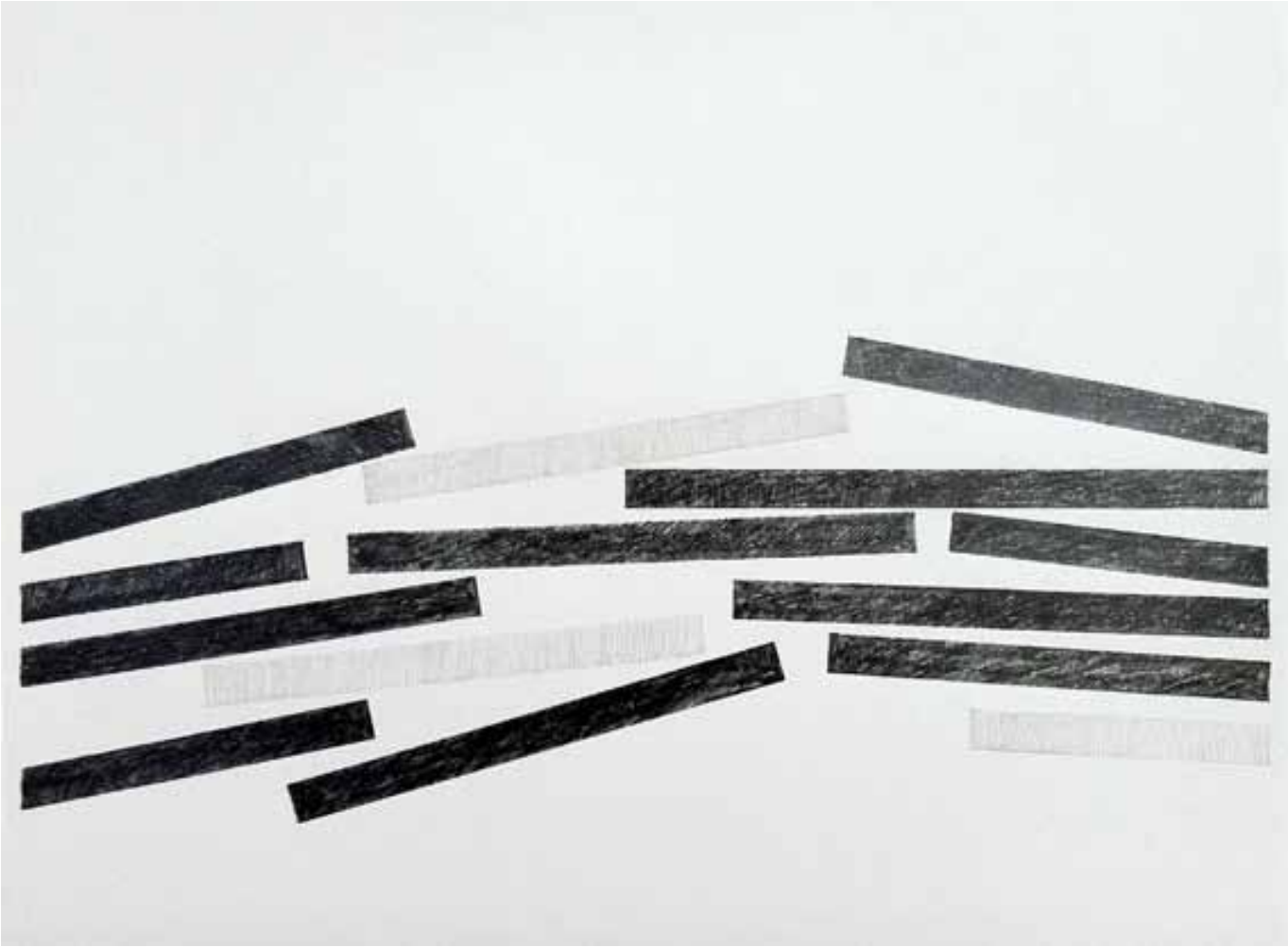


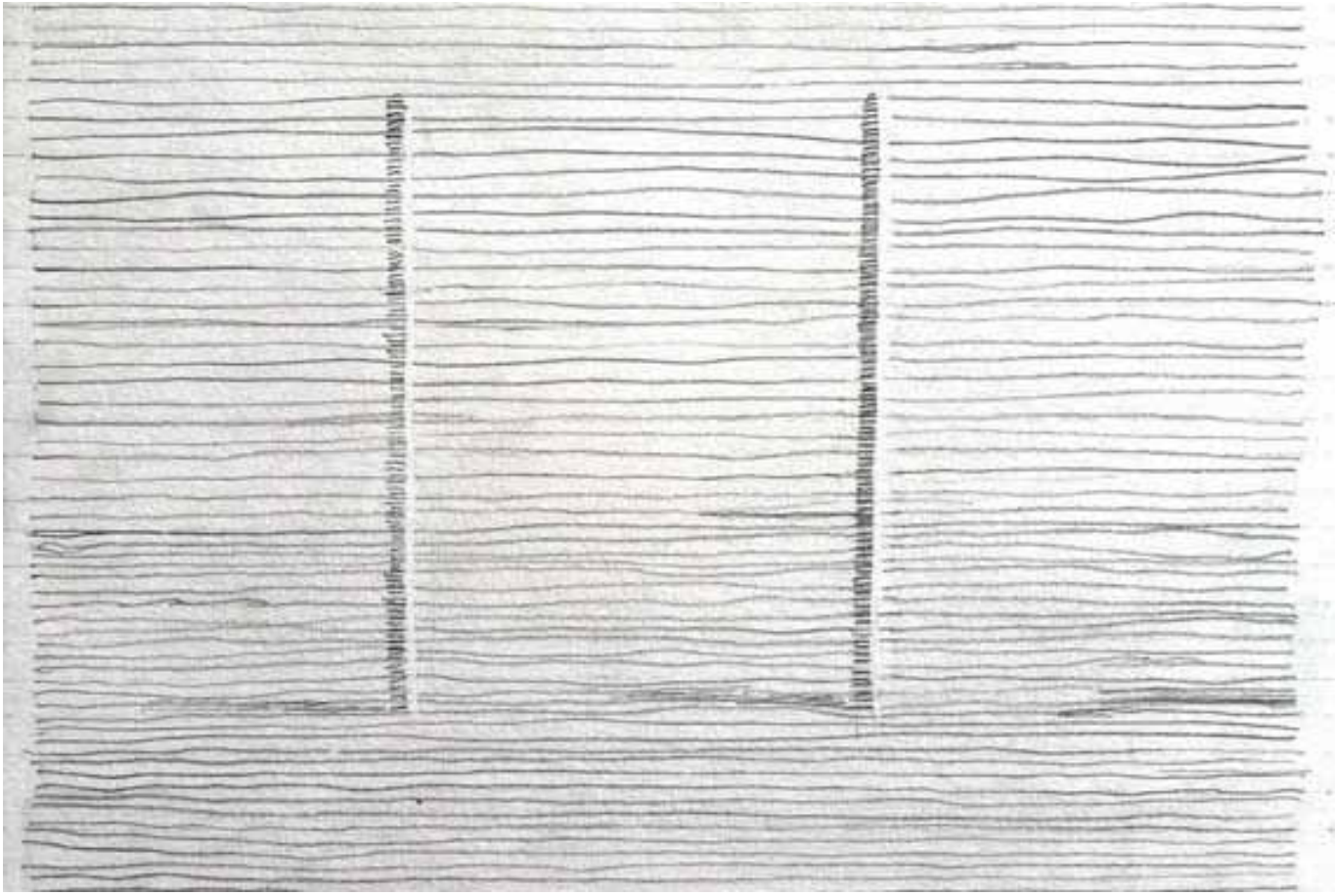


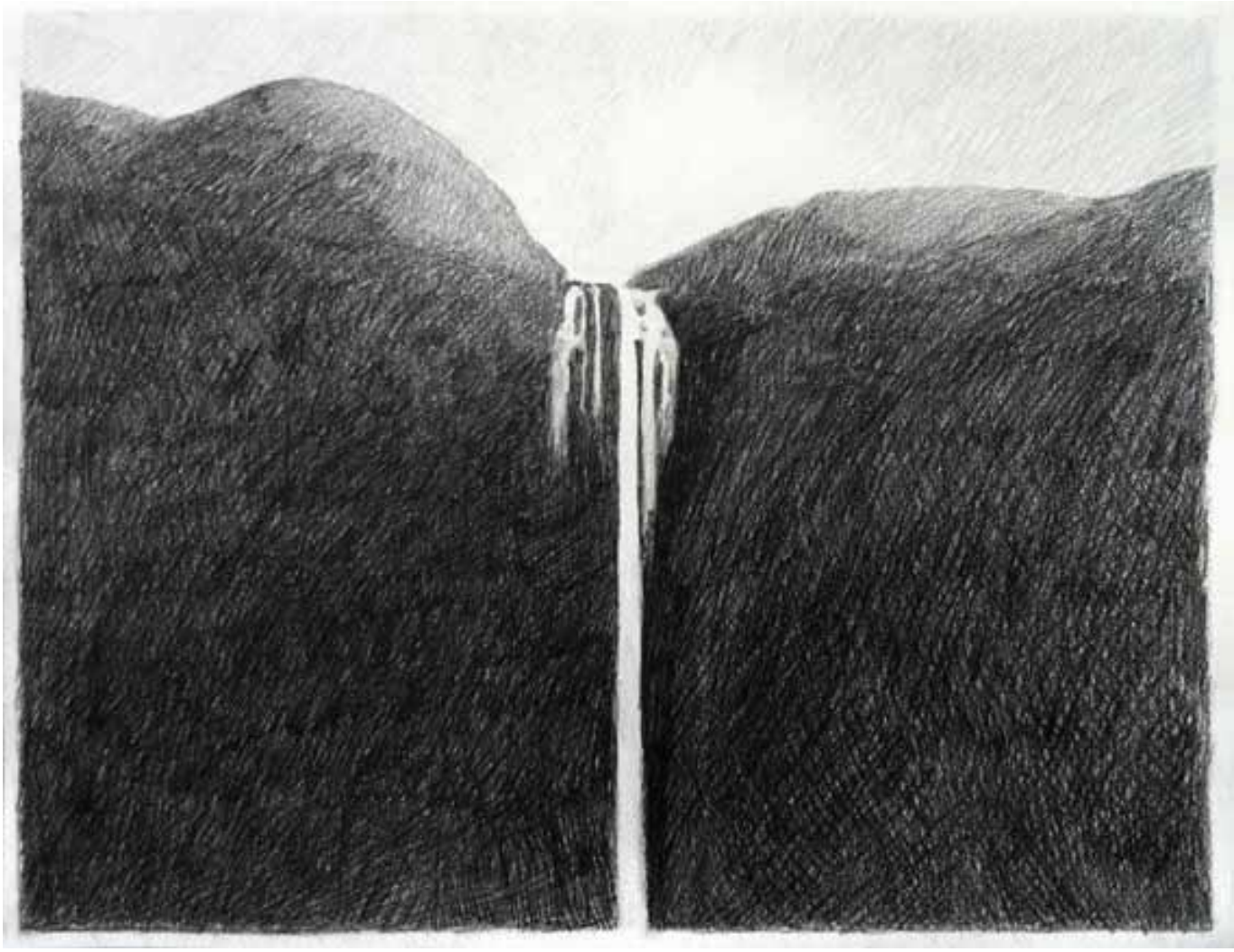


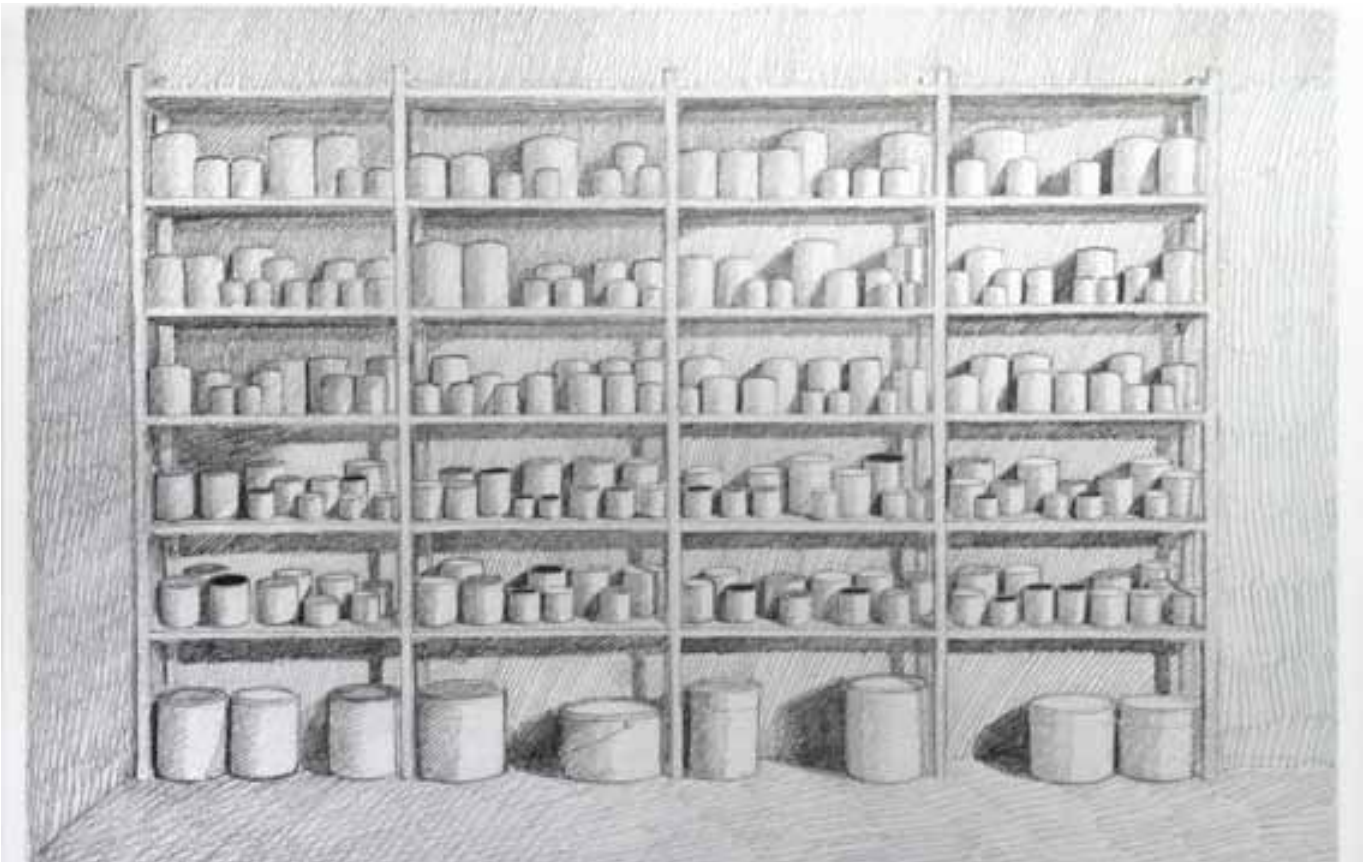


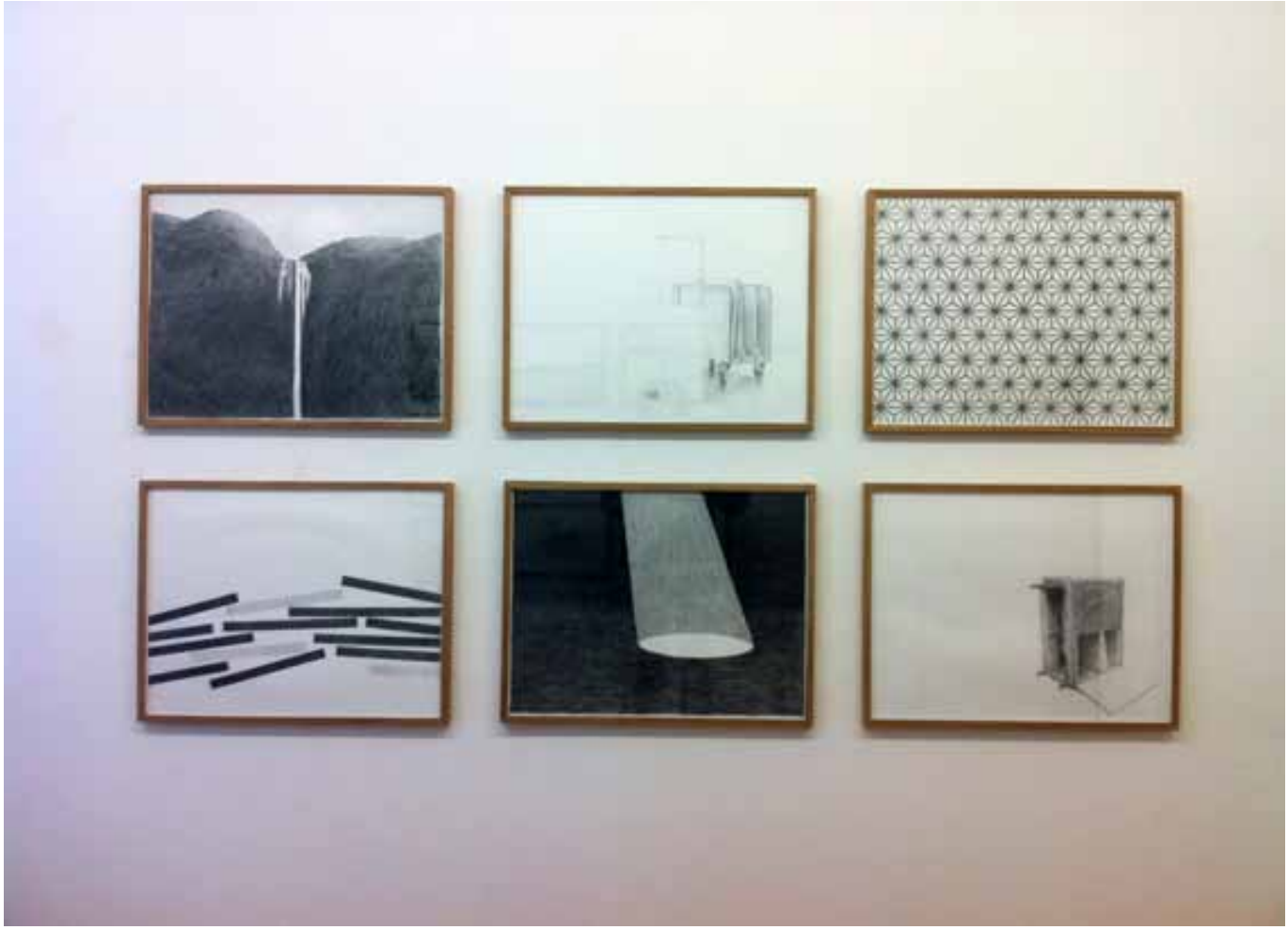


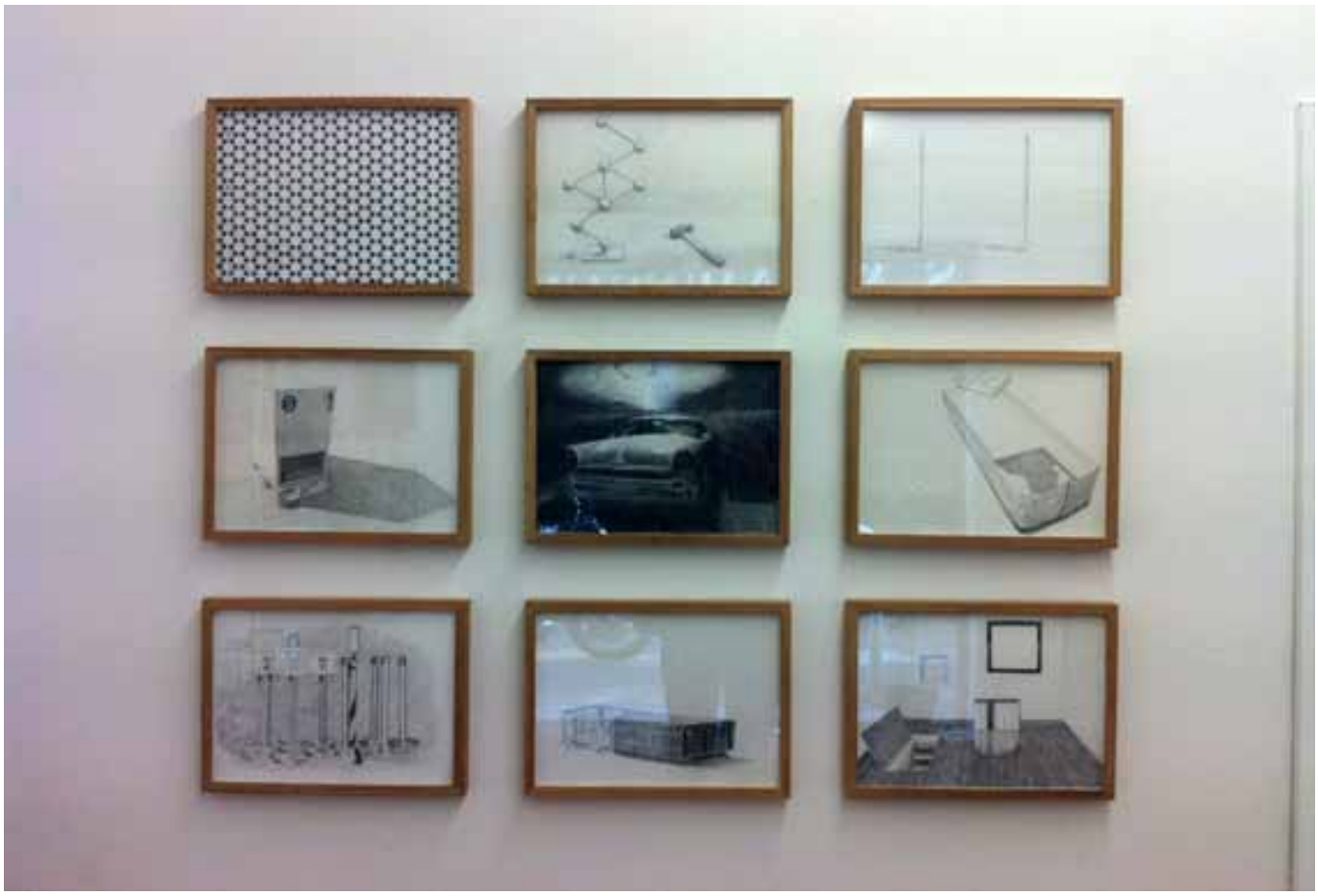










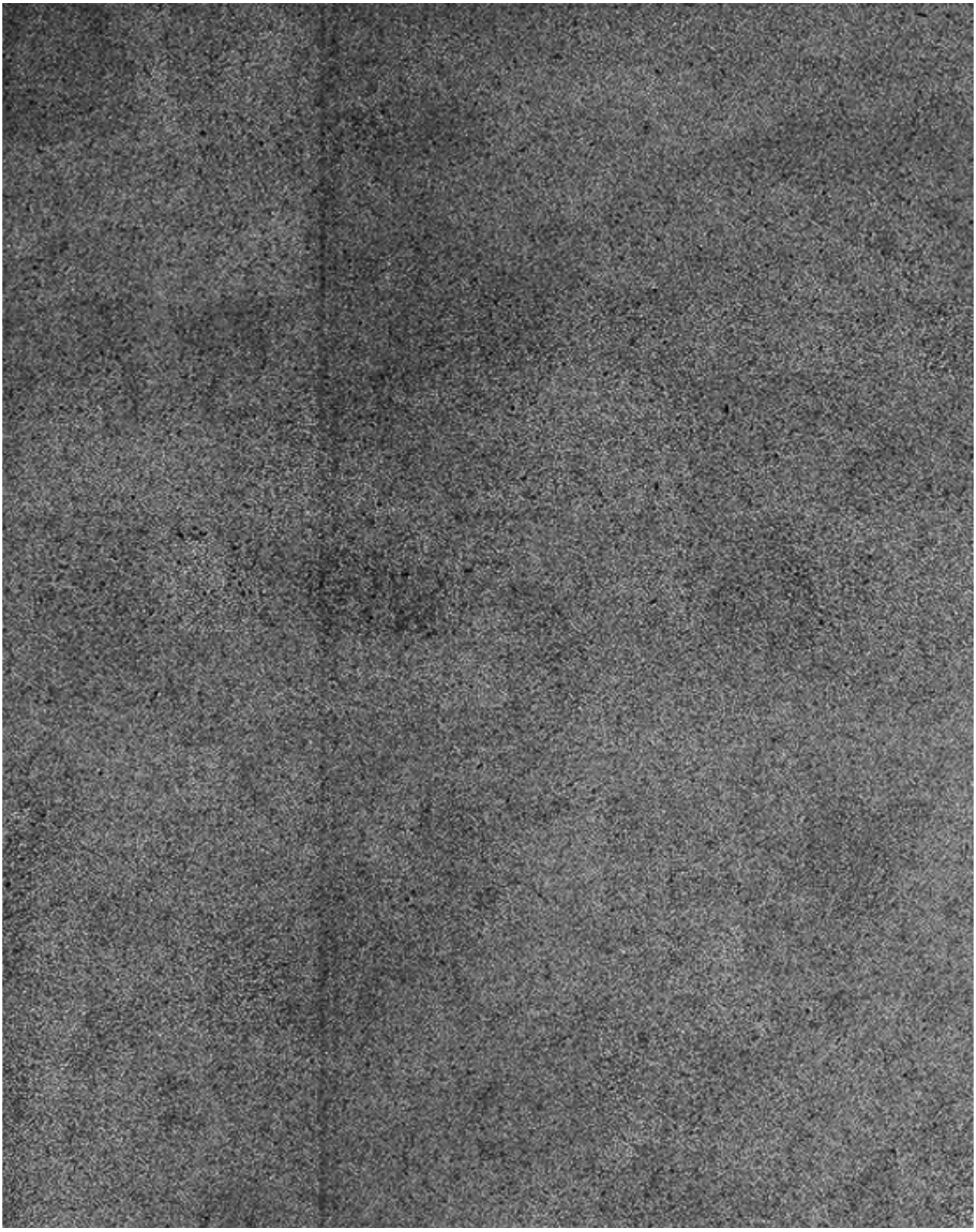


LAURENT SEPTIER

Du 24 mars au 05 avril 2014

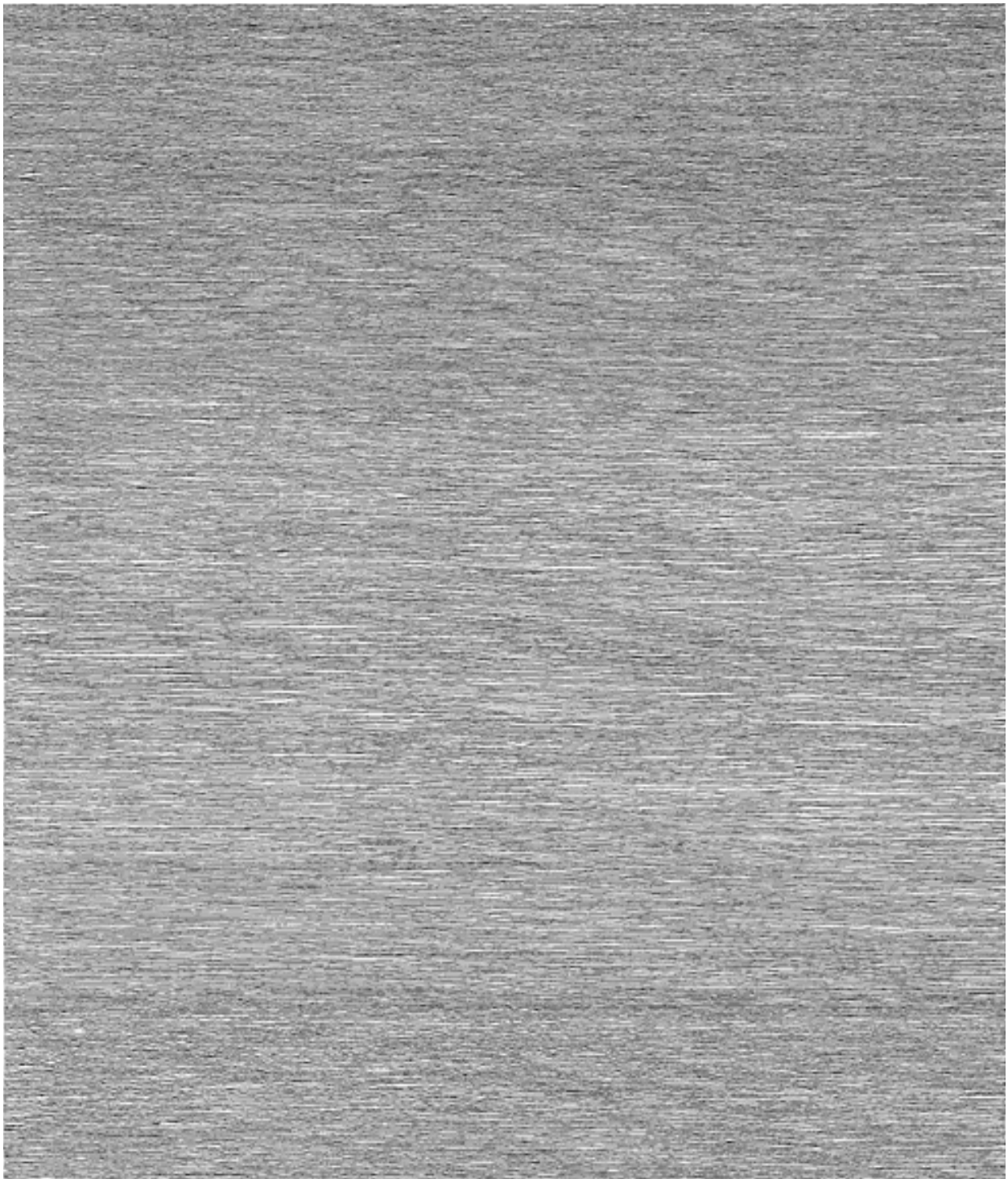
Laurent Septier fera une lecture avec une projection d'images lundi soir à partir de 18 heures. Enseignant à l'école nationale de Nice (Villa Arson), il voyage très régulièrement en Chine depuis 1986, à la fois pour son travail d'artiste et pour son plaisir, et il y trouve de grandes satisfactions dans les rencontres, les situations, la gastronomie. Il relaie parfois la force de ses photos par la finesse de l'écriture. Un diaporama de ses prises de vue accompagnera sa lecture toute personnelle.

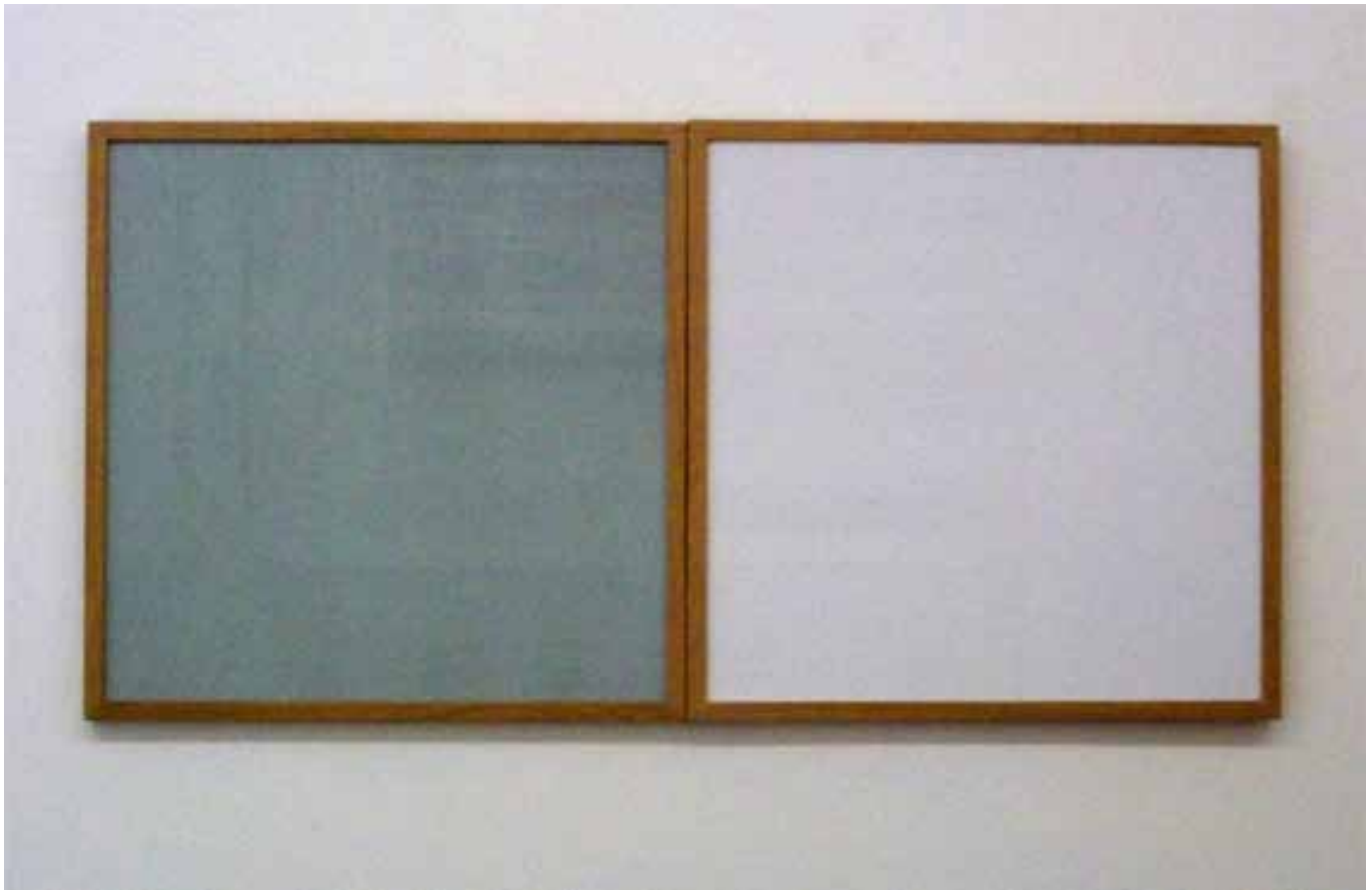
PASCALE HUGONET



Du 07 au 19 avril 2014

Pascale Hugonet, plasticienne autodidacte, trace comme elle respire.
Si sa démarche peut s'apparenter à un exercice monacal ou ascétique, le systématisme du trait nous ramène à une gestuelle ancestrale qui évoque avec puissance le temps qui passe.
Rothko aimait à dire que « L'art recèle toujours des évocations de la condition mortelle ».
La plasticienne s'y applique sans imposer de malaise.
Le motif, le «presque rien» comme vocabulaire, c'est une graphie du geste qu'elle nous donne à voir dans ses œuvres sur papier.
Les vibrations se créent dans les frottements et les écarts; les nuances apaisantes autant que dynamiques, dessinées ou scarifiées, réveillent les méandres d'une utopie.
Au regard, elle impose de s'approcher au plus près, de s'ajuster et suggère ainsi un nouvel espace de perception.





AVEZ-VOUS DIT NOIR ET BLANC?

Du 21 avril au 03 mai 2014

Louis Pons

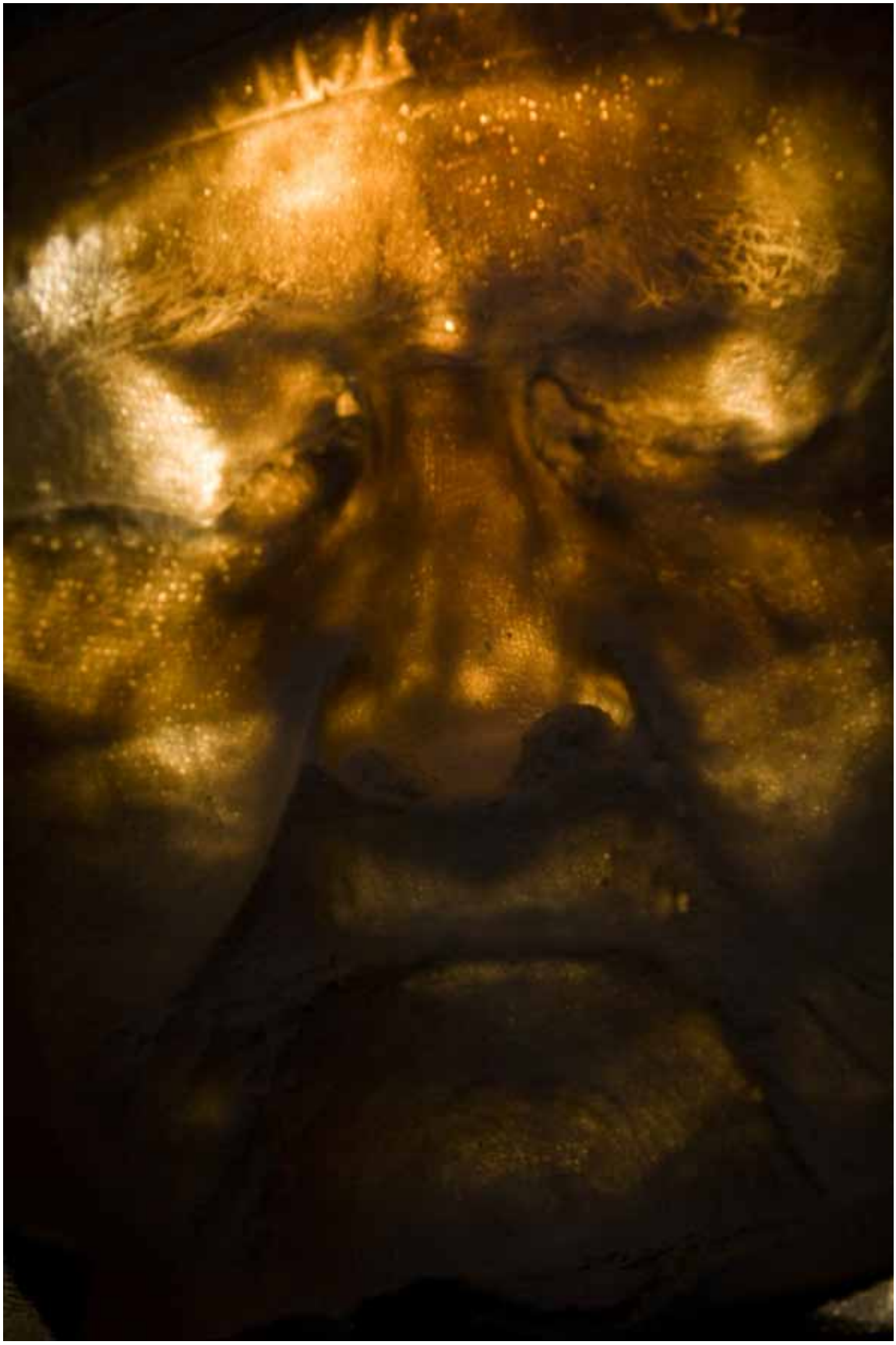
Le temps, fut-il au beau, bouscule souvent les calendriers. Et les programmations établies dans l'urgence conduisent à des rencontres qui pour être hasardeuses n'en sont pas moins intéressantes. La forme souple, arrondie, fermement dessinée de Jiri Kornatovsky se confronte au volume anguleux et brutal d'une sculpture de Nicolas Valabrègue. Un dessin abouti par les noirs de Louis Pons se rend contemporain de ceux de Jean Bellissen qui illustraient curieusement un passage du nouveau testament.

Nicolas Valabrègue

Jiri Kornatovsky

Jean Bellissen

MAÏLA GRACIA et TINA RONDINI



Du 05 au 17 mai 2014

Maïla Gracia

On s'attendait à un coureur de masques, le genre qui parle en plâtre et en fissures, qui supporte à peine l'idée qui le traverse.
Vautré dans ses plaines ses bosses, odieux en plein et en creux.
En fait ce n'est qu'un tas de trous. Chargés de poussières, mais quelles poussières.

La face du masque, on la connaît assez bien. Ce qu'elle crée d'ambiguïté, ce qu'elle noue dans le réseau des formes, ce qu'elle éclipse de celui qui est en-dessous. Mais pas d'endroit sans envers, et passer de l'autre côté du masque rappelle le regard qui supporte tout cela, l'humain qui sue là-dessous.
Que ce soit dans le bois sombre pour Tina Rondini ou le plâtre éclairé pour Maïla Gracia, les masques aussi ont une face cachée.

Tina Rondini

Tina Rondini

Tina Rondini

Tina Rondini

Tina Rondini

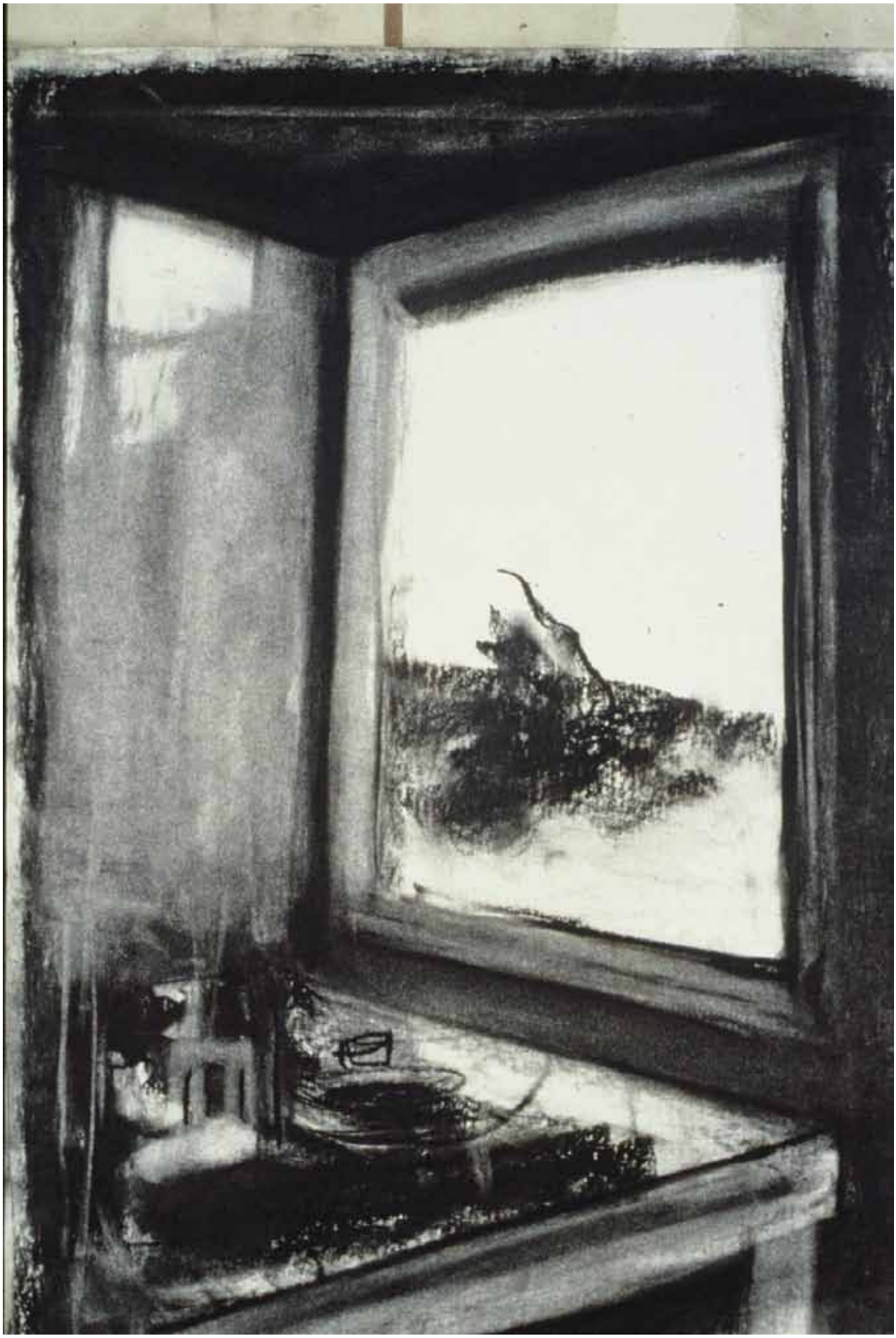
Maïla Gracia

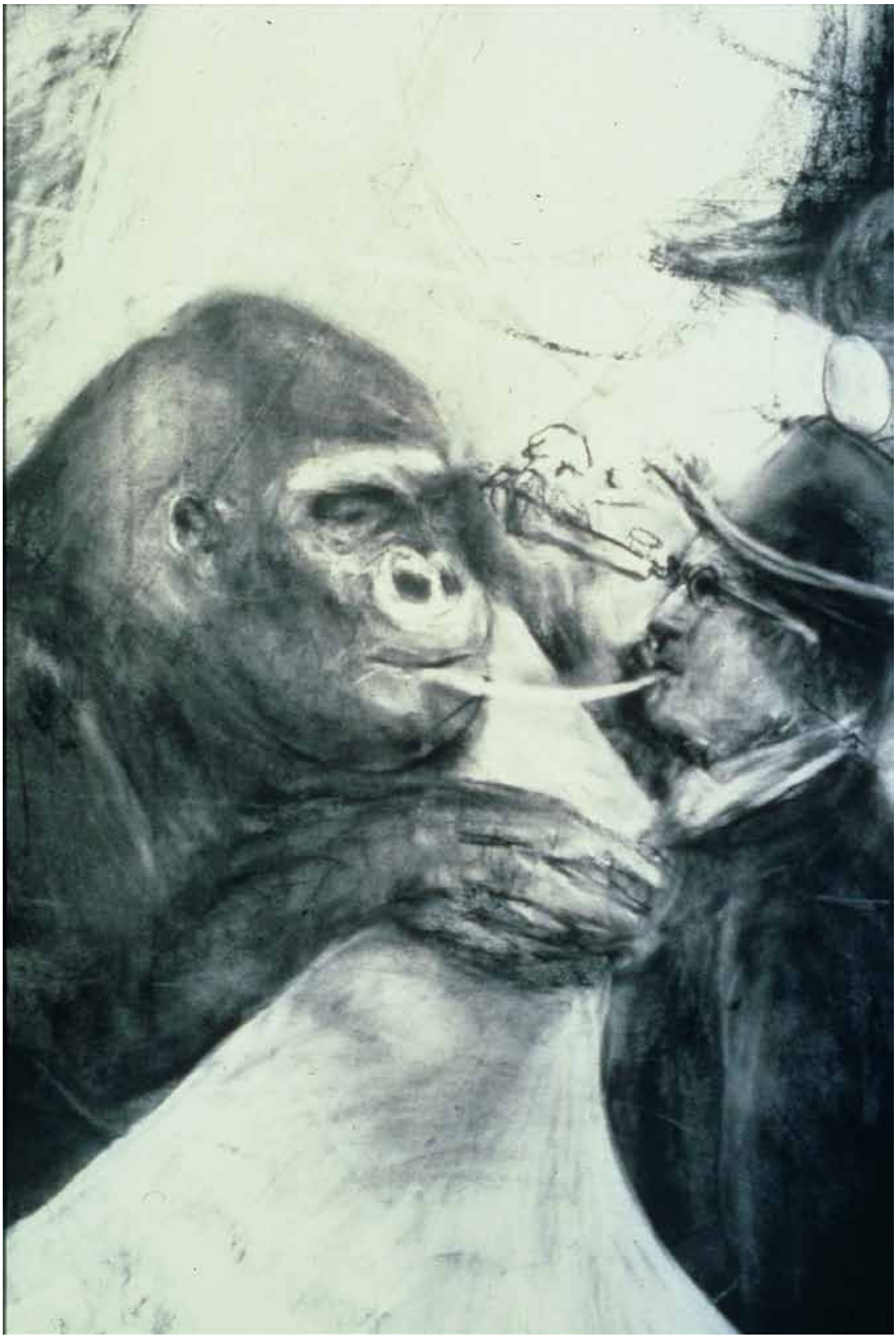
SYLVAIN GÉRARD

Du 19 au 31 mai 2014

Des lointains si présents. À sa douleur physique intense Sylvain Gérard semblait vouloir mêler une angoisse malicieuse. Une façon d'écrire à l'envers un bonheur de vivre. Parce qu'il était heureux dans le dessin, pas chanceux mais heureux. Il réussissait ce qui était raté chez lui et dont il n'était pas responsable: ses jambes ne le portaient pas mais il portait ses jambes.
La force, acquise par le maniement du fauteuil roulant, lui offrait des noirs bouleversants quand il maniait le fusain et les nuances qu'il savait en tirer valaient toutes les couleurs du monde.
Le reste, il le maîtrisait avec une énorme culture, un peu d'alcool et une philosophie cruelle qui le faisait cheminer, allez savoir pourquoi, aux côtés de Toulouse-Lautrec.

Bernard Plasse





ALL YOU NEED IS LOVE

Du 02 au 14 juin 2014

TRANS est un projet d'échange entre artistes hambourgeois et marseillais.
Un artiste commence une œuvre dans sa ville sans volontairement la finir, pour la proposer ensuite à qui voudra la terminer. Ainsi chaque œuvre résulte d'un travail en commun et participe des deux villes.
Le choix de l'œuvre est libre, chacun choisit de son côté une peinture, une sculpture ou un dessin.
Cent ans après la guerre de 1914, la chansons des Beatles (créée à Hambourg) nous semble, pour son célèbre titre, «All you need is love», tout autant que son allusion à la Marseillaise, être particulièrement adapté et stimulant.
Ce type de collaboration transfrontalière entre les artistes de Marseille et de Hambourg a lieu pour la troisième fois à la galerie du tableau et souligne sa fidélité aux échanges fructueux avec la kunsterhaus Frise.

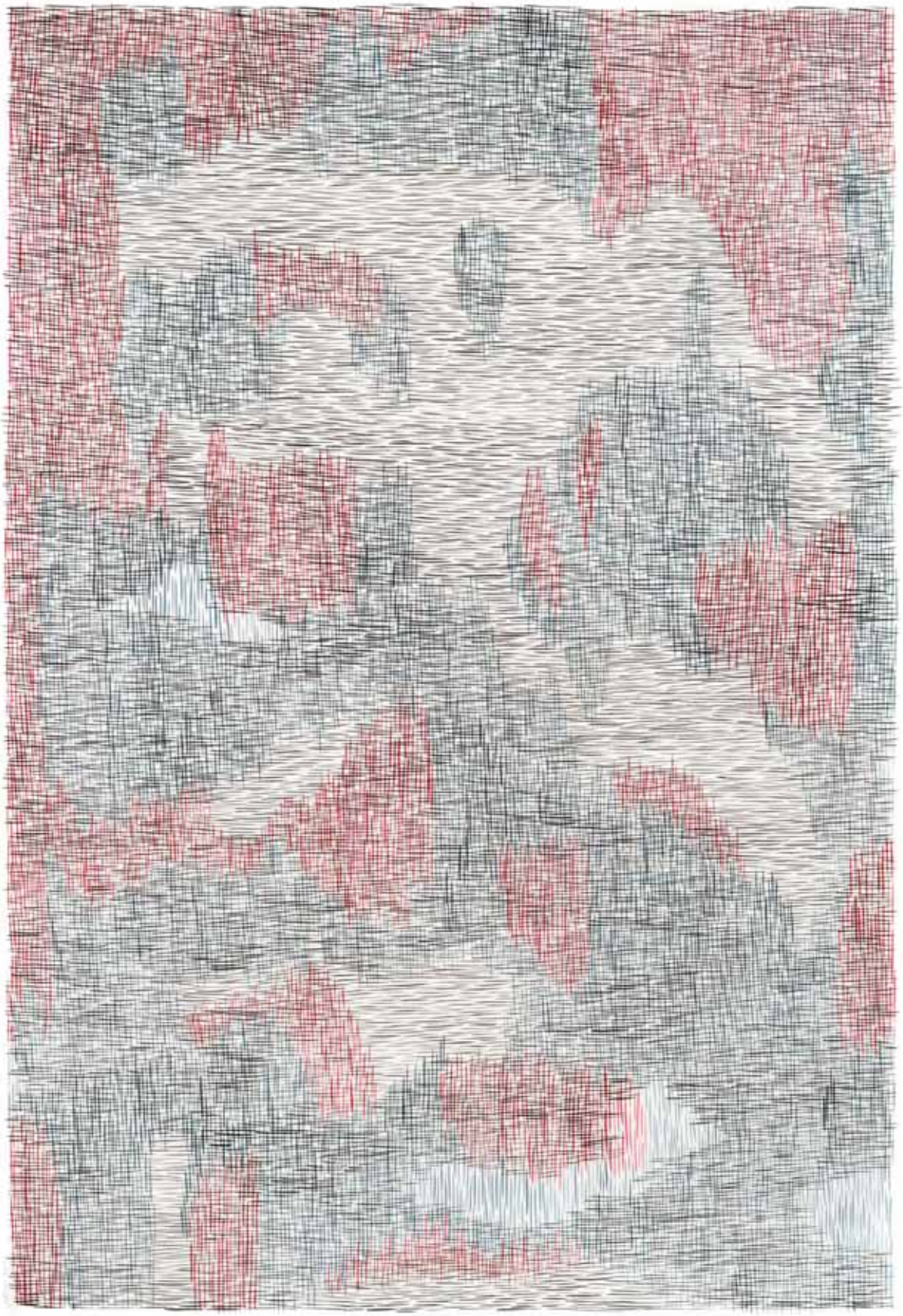
Artistes :

Ferdinant Fux, Thomas Rieck, Gunnar Gerlach, Ole Henrik Hagen, Sylvie Réno,
Emilie Lasmartres, Jean-Pierre Ostende, Aya Tadeishi, Shan Fan, T. Kobayashi

Wenn wir es nicht machen,
machen es andere.

8

ARMELLE DE SAINTE MARIE

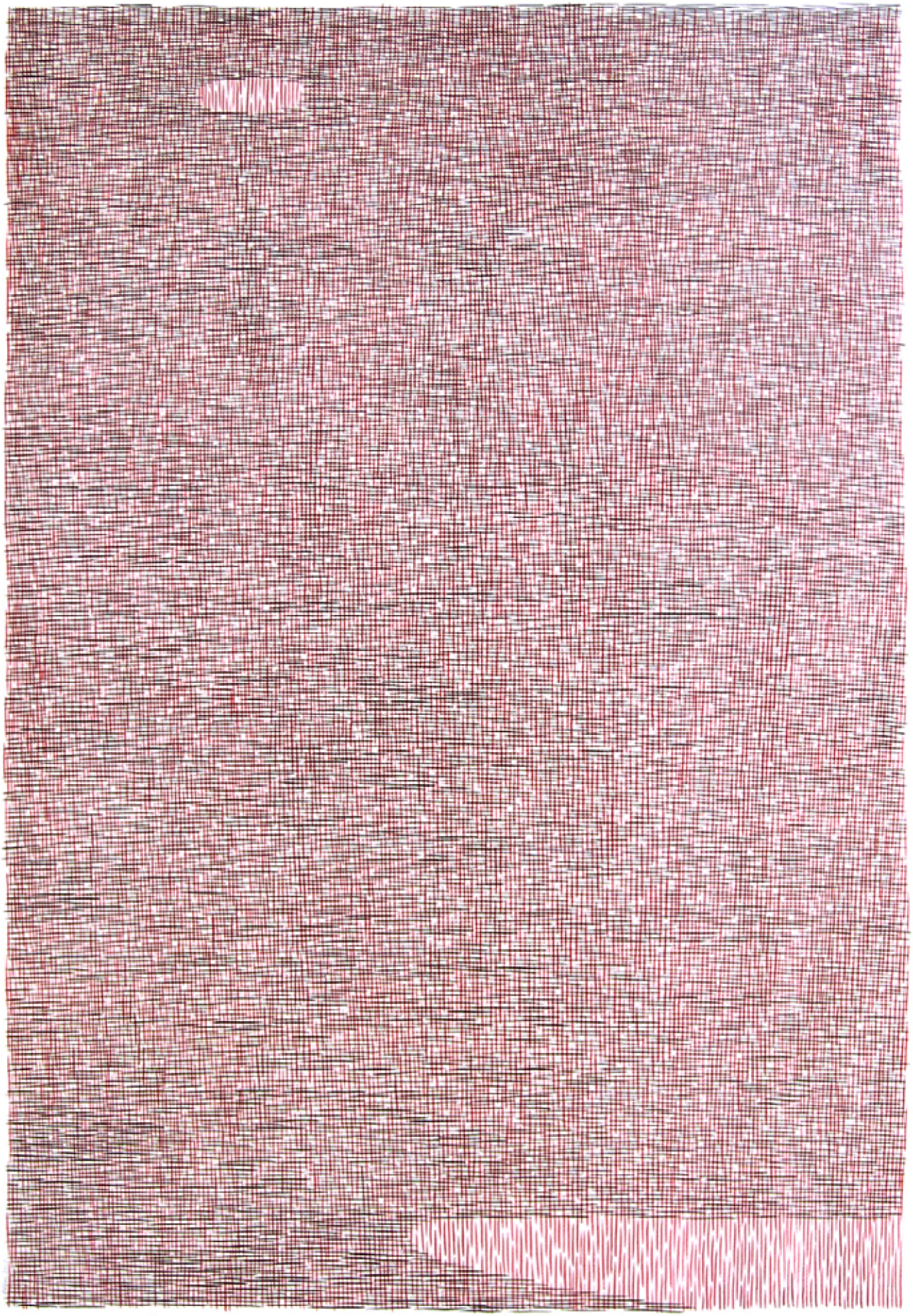


Du 16 au 28 juin 2014

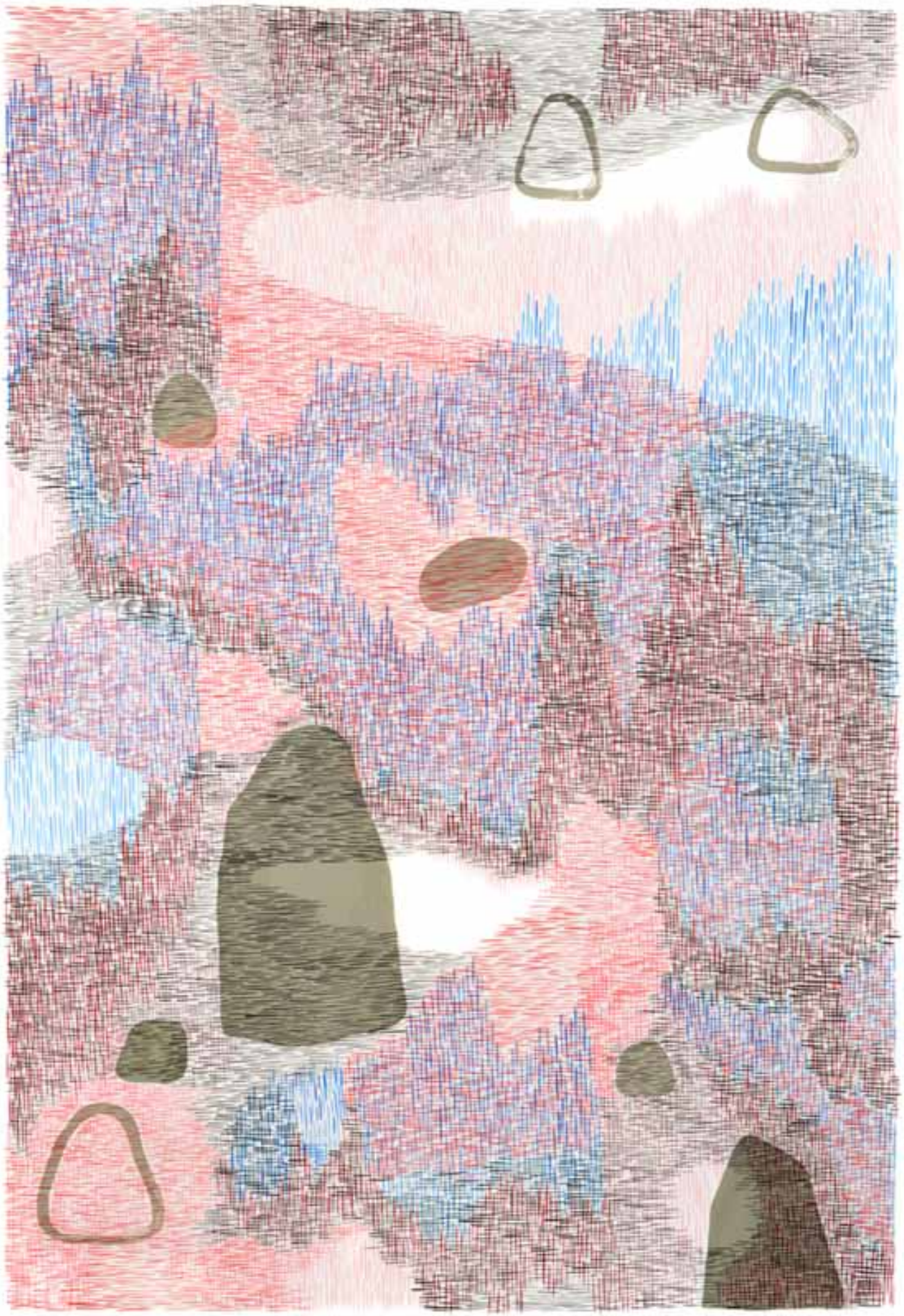
À travers

Les papiers présentés ici marquent un passage entre des peintures à l'huile composées, qui ont trait au paysage intérieur, onirique, souvent très coloré – série que j'ai nommée « Odyssée » car une aventure nouvelle avec la couleur dans l'historique de mon travail - et des dessins plus graphiques et plus dépouillés qui sont issus de la répétition d'un geste, plus ancré dans l'abstraction. Geste précisément né de la pratique de la gravure à la pointe sèche et de l'action de scarifier les plaques à encrer. J'ai éprouvé le désir de répéter ce mouvement de tracés dans une autre dynamique sur le papier, et générer ainsi des partitions dont les rythmes et les couleurs entrecroisés jouent des pleins et des vides, faisant apparaître ou disparaître un arrière-plan. Comme un voile tendu devant quelque chose d'indéterminé que je chercherais à saisir, un objet inconnu proche et distant à la fois.

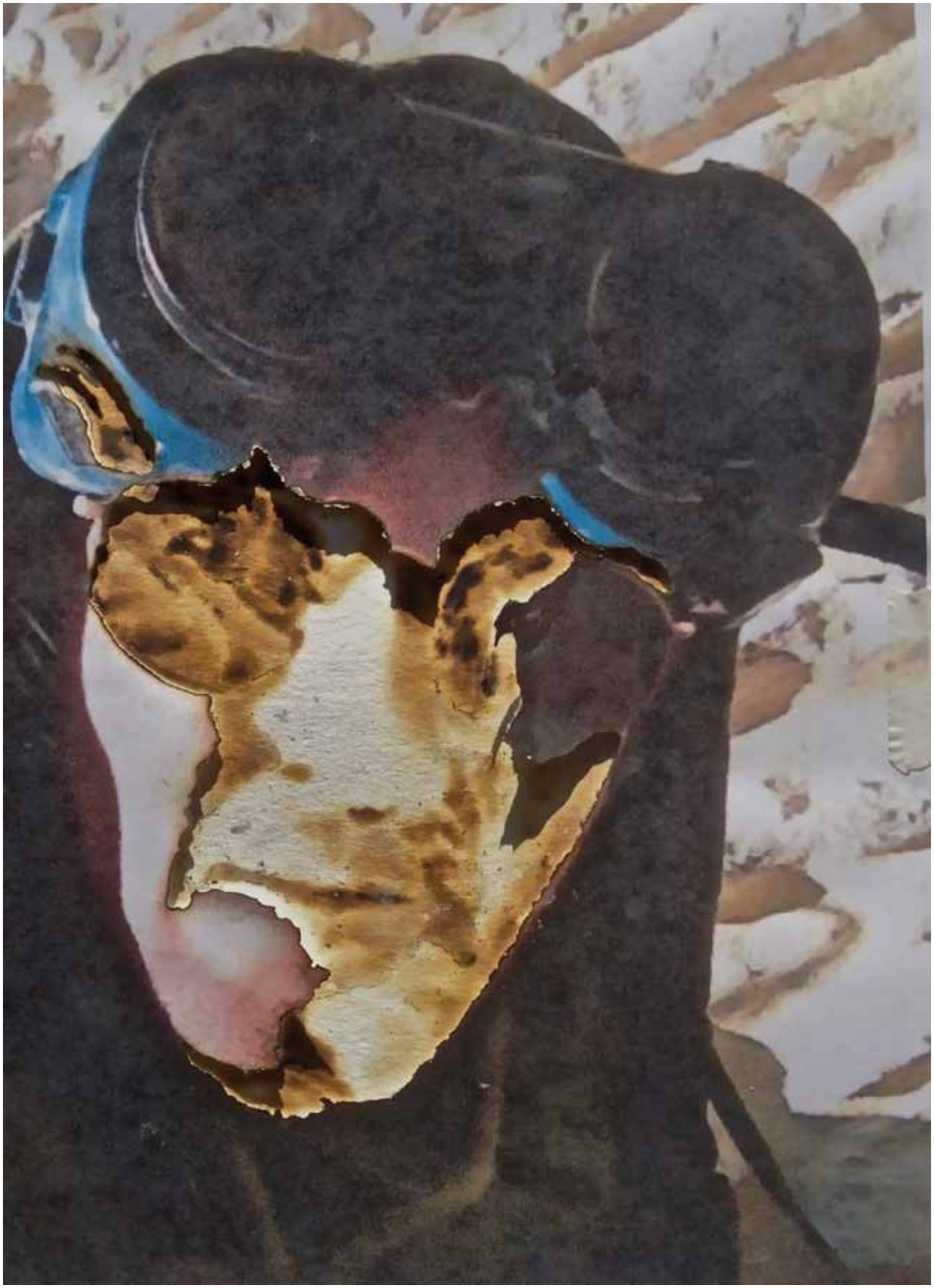
AdSM - 2014



PISSI



DAVID MÉNARD



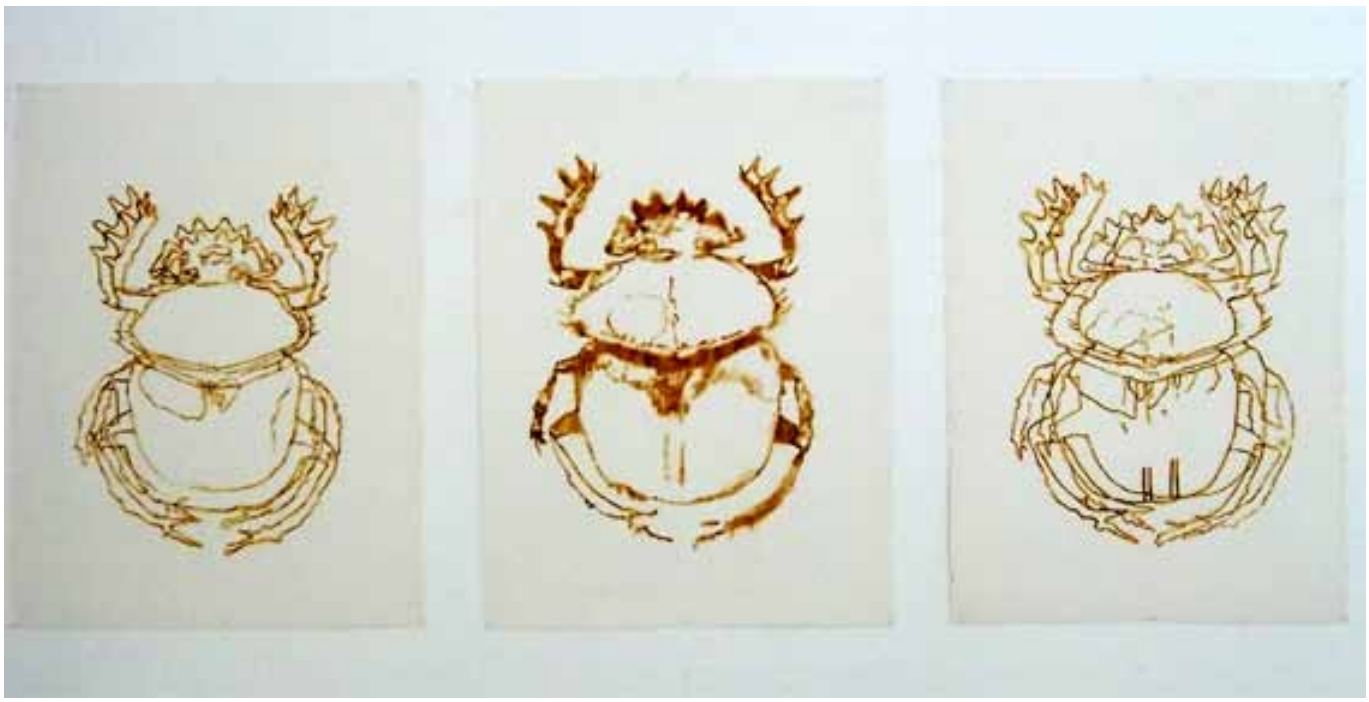
Du 30 juin au 12 juillet 2014

A travers ma technique, utilisant une loupe pour consumer un papier et en marquer un deuxième, je me suis intéressé au « Scarabeus Sacer » que les égyptiens associaient parfois au soleil.
Sa tête, ornée de six branches leur rappelait le soleil, et la sphère parfaite qu'il crée à partir d'une masse informe (la bouse) leur évoquait le disque solaire...

Par extension, je m'intéresse à tous les insectes qui n'ont plus aucune charge significative dans nos croyances mais qui recèlent une diversité de formes juste incroyable.
En partant de planches d'insectes, je me laisse aller à les modifier légèrement, à rechercher l'homme ou un autre animal s, ou à épurer leurs formes pour arriver à ce qu'on pourrait prendre pour un tatouage tribal.

Ce travail est d'ailleurs réfléchi en fonction de l'idée de l'impact que peut avoir le soleil sur un support.
D'origine allemande, j'ai grandi en Algérie de ma naissance à huit ans.
Mes premiers essais datent de 2007, après que je me sois intéressé aux processus de création américains des années 70, notamment à Jay McCafferty avec ses brulures solaires.

En 2010 ma rencontre avec Ricardo Brey à Gand et la découverte de son travail 'Universe' m'a donné l'envie de me rapprocher de sources de création plus proches du monde vivant.



GREGORY MONTREUIL

Du 14 au 26 juillet 2014

"Control Alt Delete"

L'accrochage de Gregory Montreuil met en jeu la notion du contenu dans le contexte de l'abstrait et de son dilemme vis a vis des événements de la réalité quotidienne apparemment isolés et séparés. Montreuil questionne ce concept par l'usage du collage et de la notion d'installation.
Il emploie différentes stratégies pour activer la dichotomie entre contenu et abstraction en intégrant des pages de journaux coupées et collées comme support de l'abstraction. Le mélange engendre une structure nouvelle hybride de sens et d'interprétation.
Le titre est extrait de Control-Alt-Delete abrévié : Ctrl+Alt+Del, aussi connu sous le nom de "three fingers salute" une commande de l'ordinateur qui interrompt ou favorise l'interruption d'une fonction (Wikipedia).

This Exhibiton by Gregory Montreuil explores the role of content as it relates to abstraction. Resurrecting the periennial dilemma of abstraction and current events seemly far removed and unrelated. Montreuil will challenge this concept using collage elements and installation.
Montreuil will employ various stratiges to bridge the gap between content and abstraction. The exhibition will use actual news print manually cut and pasted as a support for abstraction. The mergers and mash ups will create the possibilities of new hybrid meanings

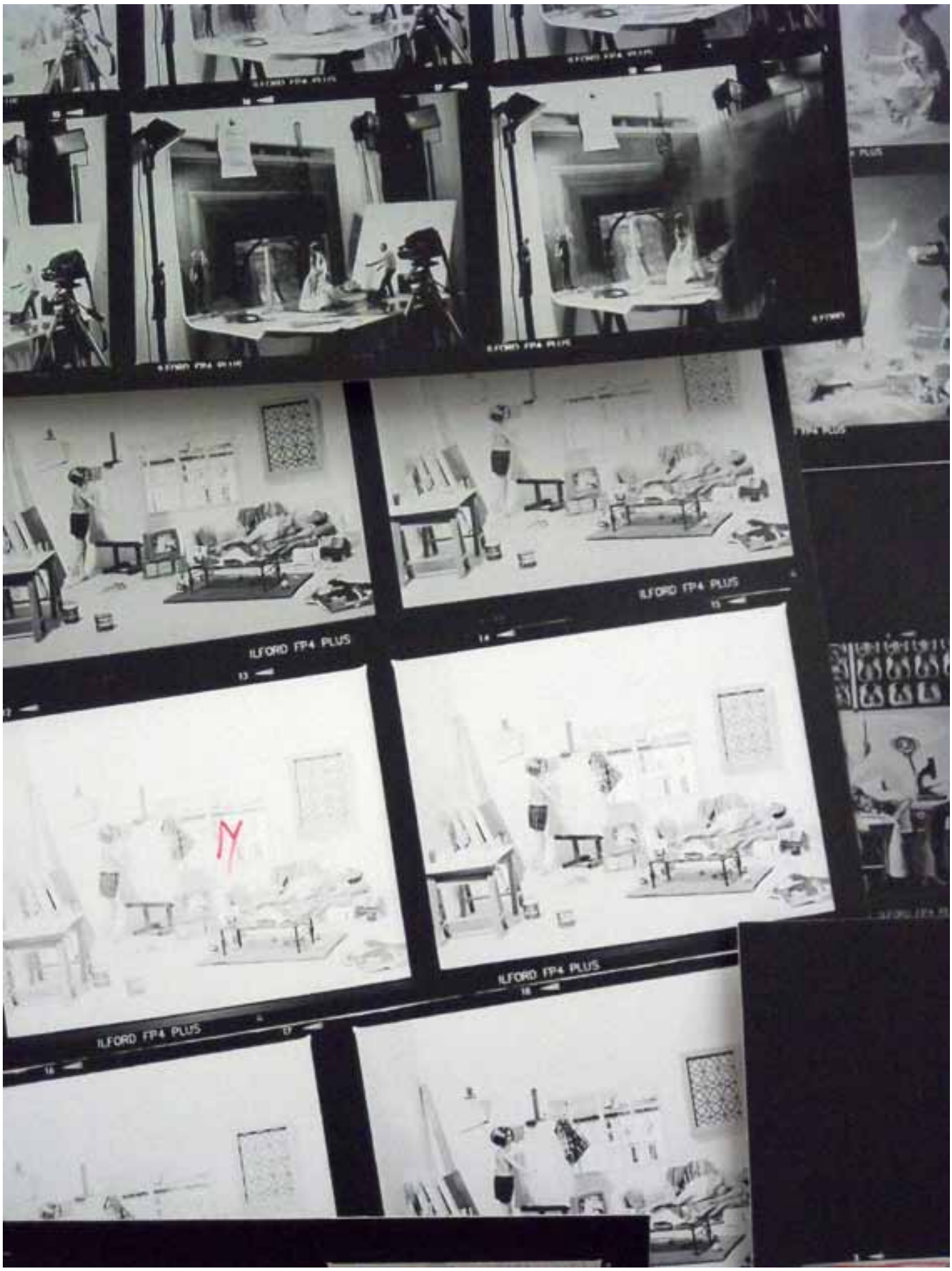
and structures. The title comes from Control-Alt-Delete (often abbreviated to Ctrl+Alt+Del, also known as the «three-finger salute») a computer keyboard command that generally interrupts or facilitates interrupting a function. (Wikipedia)

OLIVIER REBUFA

Du 01 au 13 septembre 2014

Contact, principe inversé, 2014

Voilà septembre et voilà lundi: la galerie du tableau est au rendez-vous. Nous sommes toujours vivants et combatifs et nous vous avons concocté un programme basé, pour l'essentiel, sur des artistes qui ont déjà exposé 37 rue Sylvabelle à Marseille.
C'est Olivier Rebufa qui revient le premier. Pour la circonstance, il amène sa jolie compagne, qui n'a pas pris une ride pendant ces vingt années de pause, et dont il a saisi cet été une vingtaine d'images. Mais c'est une Barbie renouvelée qui vient poser chez nous à hauteur de photographe.


ILFORD FP4 PLUS
ILFORD FP4 PLUS
ILFORD FP4 PLUS
ILFORD FP4 PLUS

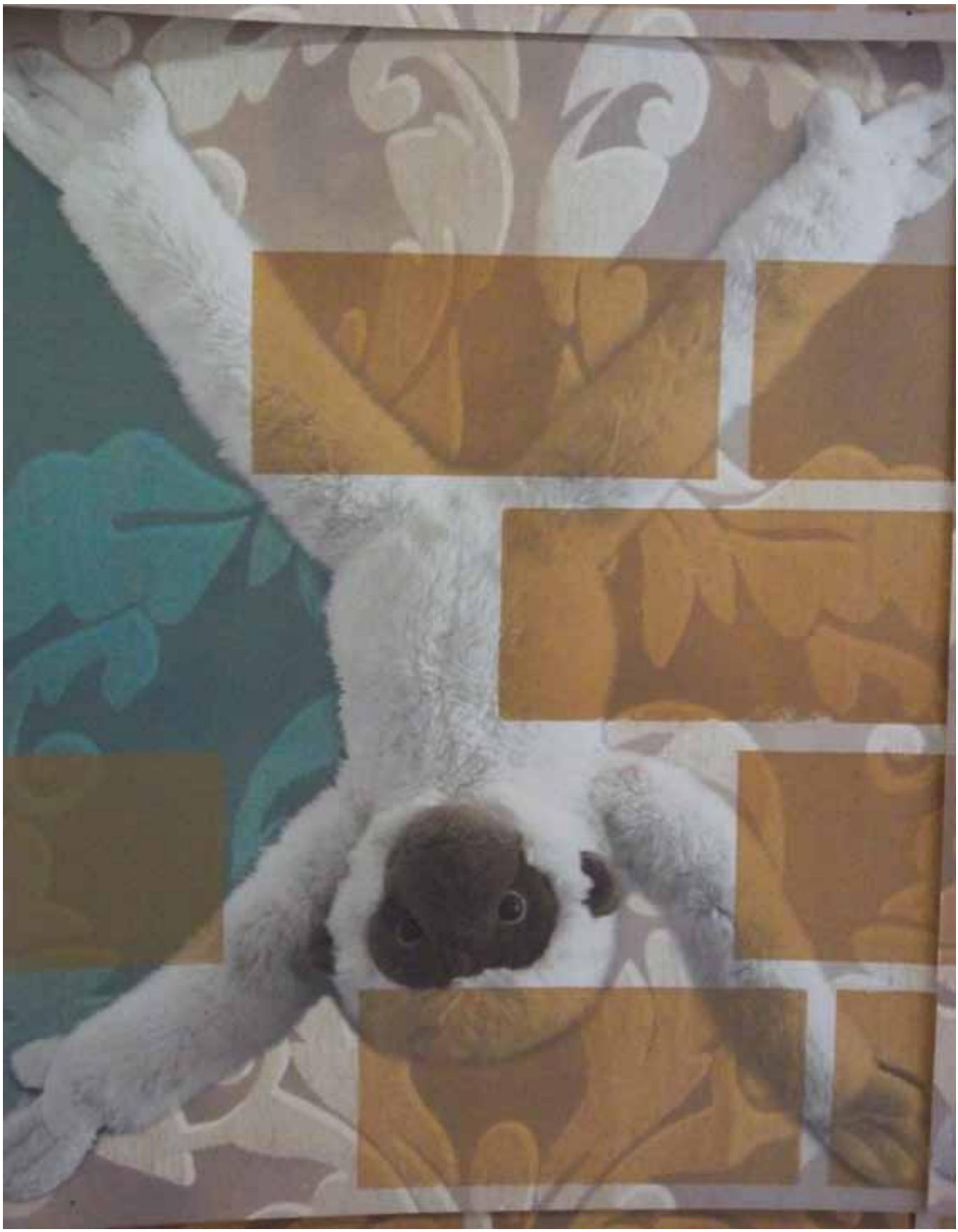
Semaine 1 2 3 4
1- L'atelier idéal
2- La Barbie toute rêve
3- Folies bergère (Manet)
4- La veuve joyeuse
5- (Helena Rubinstein)
6- 2038
7- L'argent au pouvoir (Marx)
8- L'argent au pouvoir (Marx)
9- Tête de cochon (Dubuffet)
10- Coulures 1
11- Coulures 2
12- L'oeil Flamboyant
13- Les temps modernes (Chaplin)
14- La Mopsie
15- Histoire de double
16- Mille et une nuits-(Pasolini)
17- L'âge mûr (Claudel)
18- Nababo
19- La
20- L
21- L
22- Charlie Chaplin (Duccan)
23- La leçon de phonomimique (Baillus)
24- Maurice Hubert
25-
26-

CARLOS KUSNIR

Du 15 au 27 septembre 2014

Des formes mi singe mi ornement, à moins qu'elles ne soient un peu balai mais aussi brique...qui laissent le critique dans un même état d'indécision et de silence impuissant que celui dans lequel se trouvèrent sans doute les premiers naturalistes qui se trouvèrent face à face avec un ornithorynque.
Rappelons, en effet, que lorsque, en 1798, le gouverneur de Nouvelle-Galles du Sud envoya le premier spécimen découvert par des Européens en Grande-Bretagne, les scientifiques britanniques crurent d'abord à un canular : un montage du a un taxidermiste asiatique qui aurait, pensait-on, cousu ensemble un bec de canard et la fourrure d'une sorte de castor. Ce que leurs catégories a priori ne leur permettaient pas d'appréhender, ils ne pouvaient en accepter l'existence.
De fait, Kusnir a tout du taxidermiste asiatique, à ceci près que son art, loin de produire du faux, à coup de montages et de coutures cachées, fait de lui un véritable créateur d'ornithorynque, au sens le plus fort du terme créateur : quelqu'un qui introduit dans le monde de la peinture de nouvelles espèces qui, par nature, défient l'entendement de qui ne conçoit bien que ce qui s'énonce clairement.
L'une des rares choses qu'aient bien voulu me dire Carlos Kusnir, lorsque nous avons discuté de la rédaction de ce texte, fut, sur le mode de la remarque incidente, qu'il trouvait incroyable que certains critiques soumettent leurs textes aux artistes, avant impression, pour approbation. Remarque qui tant par la manière dont elle fut formulée – en passant, en ayant l'air de parler d'autre chose que de ce pour quoi nous étions-là, c'est-à-dire pour parler de son travail de peintre – que par le dédain de tout consensus qu'elle exprime, dit admirablement l'attitude de Kusnir : cette façon de trouver que tout malentendu est plus fécond qu'on ne sait quel ennuyeux accord. L'artiste n'est pas là pour dire oui, mais pour déjouer toute approbation et tirer de cette posture sans cesse critique la force d'inventer du nouveau, c'est-à-dire de l'indescriptiblement nouveau. Dès lors, si un texte parvenait à dire avec exactitude ce que fait Carlos Kusnir, alors, sans aucun doute, ce dernier aurait le sentiment d'avoir échoué. Gageons que ce texte n'a pas encore été écrit.

Pierre Wat - Extrait du texte de l'exposition à Lab-Labanque



”PLUG”
ULRICH PLIESCHNIG
ATTILA RATH GEBER

Ulrich Plieschnig, «gap», 50x65 cm, huile sur papier 2011

Du 29 septembre au 11 octobre 2014

Attila Rath Geber revient d’Albanie où il a installé une sculpture en marbre dans l’espace public de la ville de Korça. L’implantation dans le milieu urbain est une gageure pour l’artiste qui a posé, a proximité d’un monument historique, son œuvre comme une réponse en modernité et en éveil de la population. Il a convoqué Ulrich Plieschnig, un peintre de Vienne (Autriche) à partager l’espace de la Galerie du Tableau.
La critique viennoise Silvie Aigner écrit à son sujet: “L’espace pictural est créé à partir de motifs qui semblent surélevés par rapport à une base homogène qui laisse imaginer une profondeur d’espace croissant en fonction de leur position sut la toile. Des associations avec un quelconque paysage n’ont jamais préoccupé Ulrich Plieschnig spécialement quand il les évoque lui même quand il donne des titres à ses compositions abstraites qui conduisent le regardeur vers de telles possibilités de lecture de l’’image.“

MATTHIAS OLMETA

Du 13 au 25 octobre 2014

Introduction à la photographie de Matthias Olmeta par François Cheval, conservateur en chef du musée Niécephore Niépce , France (2011).

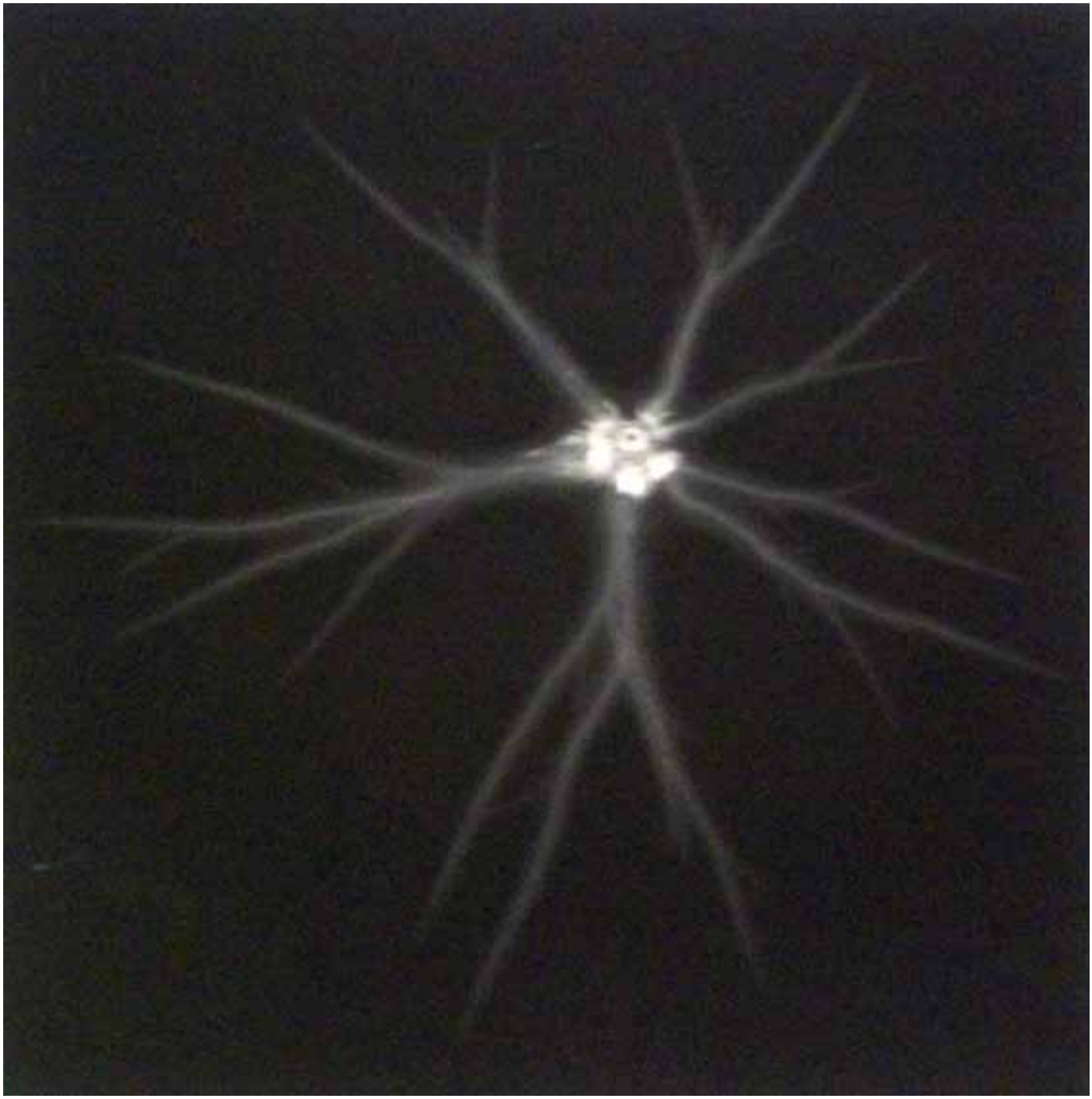
Elle est là, elle est toujours là cette envie de faire une photographie. Non pas une œuvre, mais une photographie, entendue comme un objet suspendu, qui ne s'entrevoit pas sans avenir, une impassible figure de proue.
L'objet est entre tous reconnaissable, biographique, narcissique et obsessionnel. Rien ne nous échappe d'un ouvrage déjà bien établi, puisque tout nous est donné, ce dont il ne peut se défaire depuis tant d'années : des internés psychiatriques rencontrés à Cuba, des amis travestis, des prostituées de rencontre et, l'ultime cercle, la famille. Et dans cette liste, nous donnerons toute sa place à ce phallus dont l'histoire se confond avec la photographie, objet parmi les objets, animal autonome qui relie tout ce petit monde pour mieux se confondre, s'escamoter et se cacher dans un monstrueux capharnaüm.

On ignore de quelle façon cela s'est fait, mais la photographie est là. Chimique, artisanale, elle s'impose comme un démenti de l'acte industriel et de la nouveauté technique. On entrevoit, - ce qui auparavant nous paraissait détestable -, l'amour de la matière, la fusion et la confusion entre sensations et affects. Ces images font ainsi le procès du vocabulaire critique contemporain. Car les nuances du monochrome de la substance, chose essentielle à la perception, n'ont rien à voir avec un néo-pictorialisme passé d'âge. Lorsque les personnages et les objets s'imprègnent de cette matière toujours aléatoire, venue directement du XIXème siècle, on ne peut se défendre d'une impression quasi mystique, et de les contempler, hiératiques, conséquences d'un mystérieux recouvrement. Les photographies ne doivent rien à la catégorie du beau et sont peu sensibles au réel. Remaniées constamment, elles n'existent que d'avoir été dégradées, souillées et alors seulement magnifiées. Ce qui a été vécu n'a de sens qu'intégré et digéré par l'acte photographique, au-delà du filtre de la machine.

Quelquefois, il faut bien l'avouer, devant la beauté intrinsèque et trouble de ces images, on se trouve embarrassé. Dans ces conditions, on le conçoit, il n'est pas aisé de pratiquer un diagnostic élaboré, impassible et neutre sur ce qui relève de l'hallucinatoire, du mystique, du désir et de la répulsion. On ne nous demande pas de voir ces images, il nous faut les absorber.
Ces choses et ces gens, pris dans la photographie comme dans la glace, s'imposent alors que l'on cherche en vain une organisation, une structure. Mais ce que l'on reconnaît ici, c'est l'anarchie, le désordre accepté, le poids des événements, l'abandon du monde face au moi. Les seules choses qui semblent avoir été délaissées, mises sur le côté, ce sont les idées, cette charge, ce très lourd fardeau que la photographie porte depuis quarante ans. Ne restent alors que la puissance et l'orgueil du faire, la fabrication bricolée de la photographie qui, pour ne pas se limiter, rejette la modernité et ses commodités comme si l'on pouvait encore emprunter des chemins qui depuis longtemps ont été reconnus, défrichés.
Chaque image prolonge ceux qui ne sont plus là, ou ne seront plus là. Aussi, se moque-t-on de ce qui pourrait les définir, les décrire, les dépeindre... Les choses et les gens errent sans antécédent et sans décision dans un monde clos, prisonniers d'un alliage, inscrits dans une mince lame que la lumière fait vibrer. Ils s'échangent, car la photographie a cette puissance, dans le même mélange, parfois marbrés, souvent cuivrés, toujours figés. Ils fondent une communauté, soudée et décidée par le photographe, ordonnateur de ce bain mystique.

Voilà cet espace délimité par sa vie et ses actes, refusé aux autres, où sur des formats

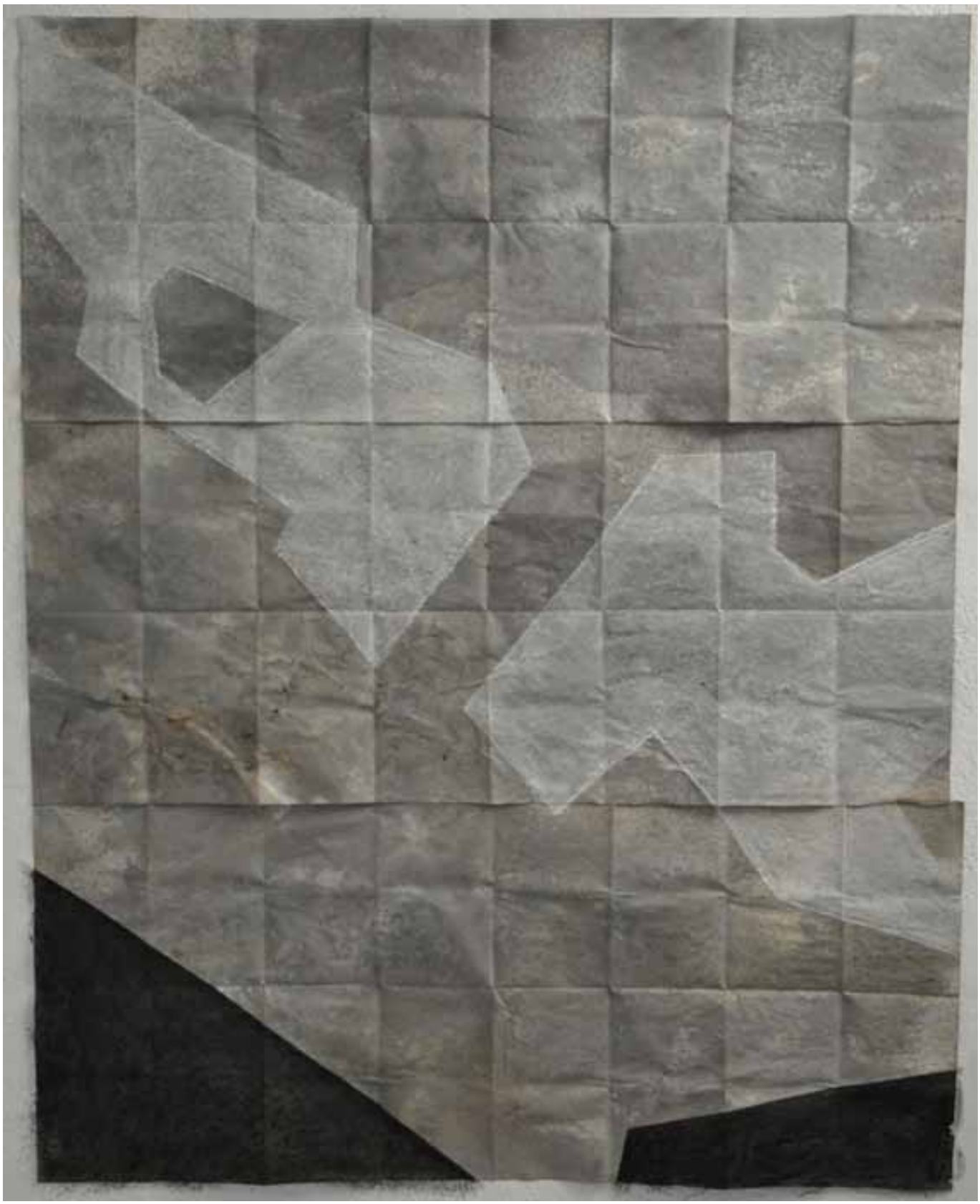
géant, ou des plaques de verre, se constitue une alternative sans autre finalité que d'affirmer la prépondérance du photographe sur ce monde.
A tous égards, cette photographie est un événement peu banal, original et fondateur. Ode à la puissance et à l'énergie hors du commun, ces suites de fragments assemblés comme une litanie de still life, offrandes au soleil et au feu, ne doivent rien aux vanités mais se révèlent être des ossuaires, des reliques de la seule famille autorisée, la sienne.

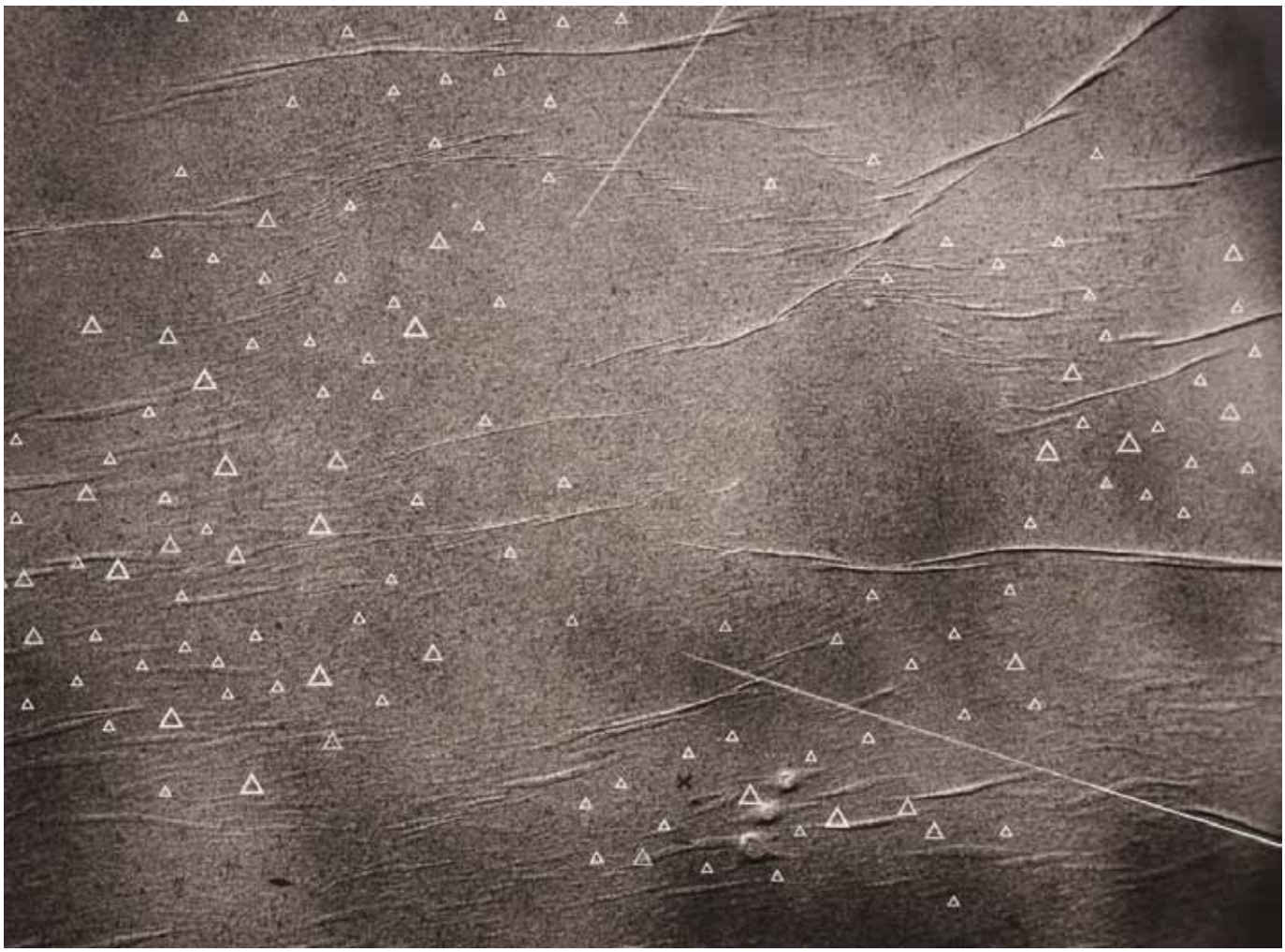


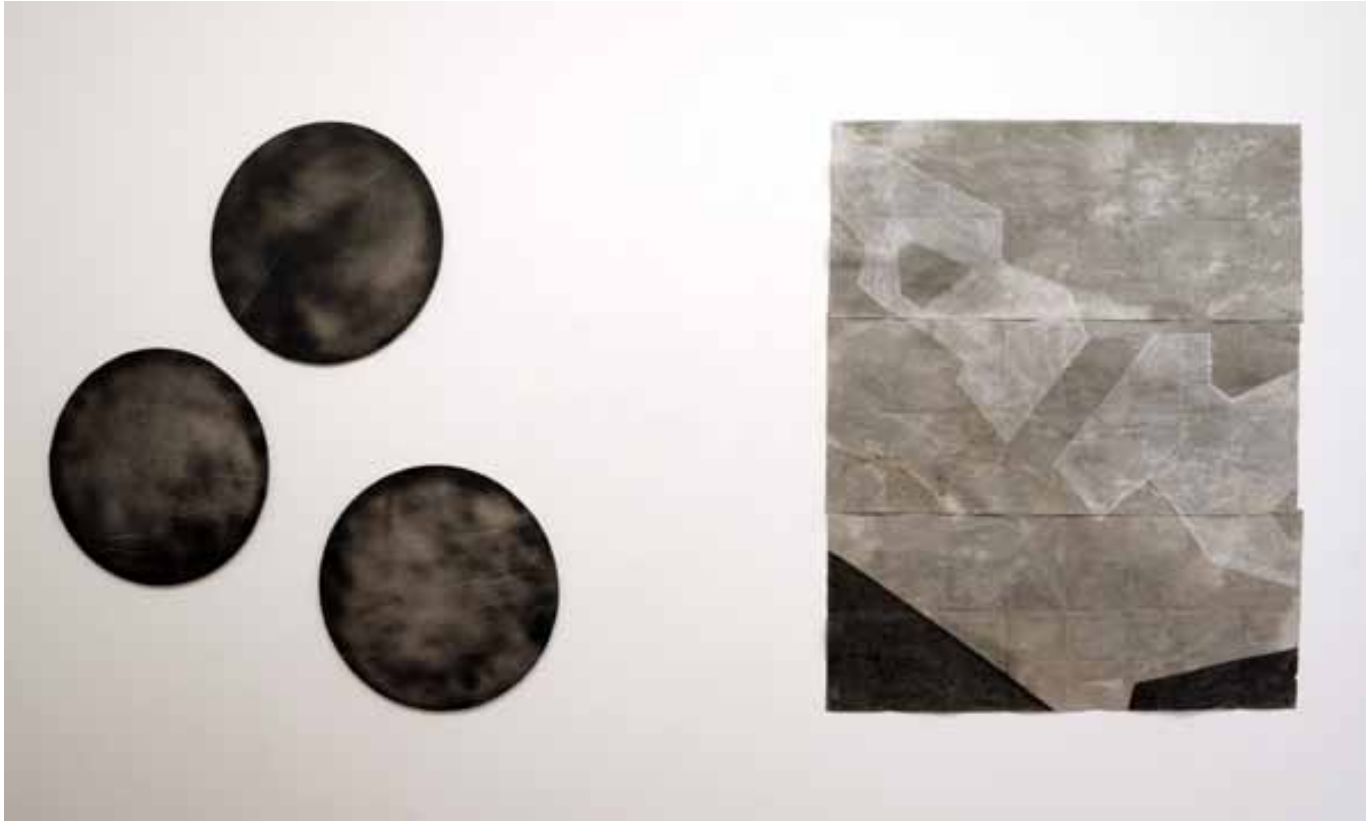
EMILIE LASMARTRES

Du 27 octobre au 08 novembre 2014

Ce travail, dit cartographique, est généralement déterminé ou prédéterminé. Reprenant depuis quelques années ces codes, je développe un système graphique croisant bien souvent d'autres pistes de recherches qui interrogent et initient de nouvelles représentations confrontant fictions et réalités à travers une trame très présente.
Me concentrant sur l'exploration de l'espace et du temps, j'archive via un langage radical et total une mémoire subjective sous la forme de cartes géographiques ou topographiques. Ce support d'interventions 2D et 3D est le terrain d'une enquête objectivant à une vision constructiviste et autoréflexive. Dans une simplification des données, ici l'expérience, je tend vers une proposition cohérente dont la compréhension doit être rapide et efficace afin d'établir une représentation de l'espace, d'un territoire.
Territory#A.31.R nous soumet un paysage de souvenirs. A travers un parcours graphique et discret, ces cartes mentales évoquent des formes plus ou moins évidentes qui suggèrent des souvenirs plus ou moins ancrés dans une mémoire.







TAPIS &

ALAIN DOMAGALA

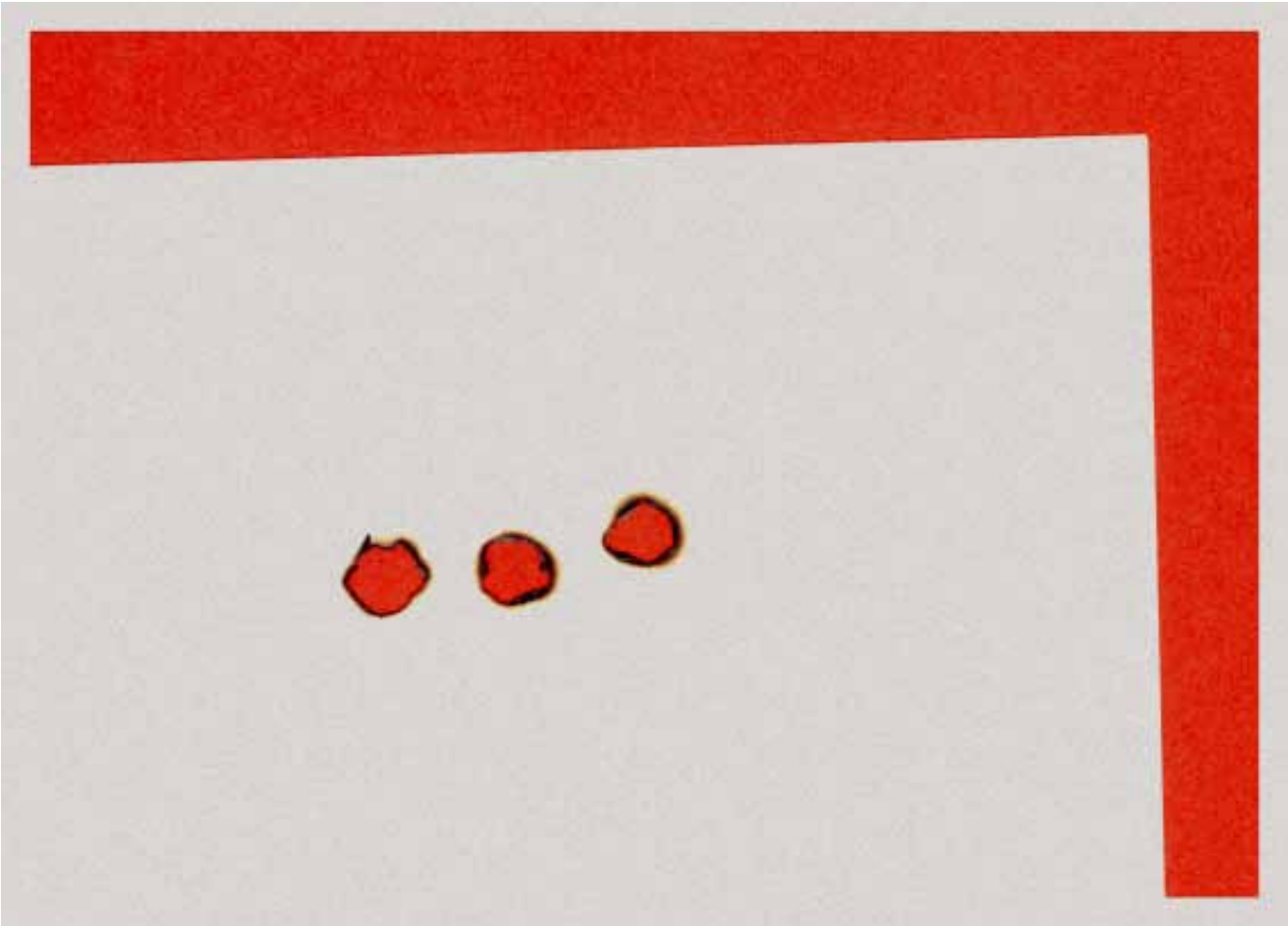
Du 10 au 29 novembre 2014

Aux instants idéels

Ma recherche s'articule sur la question du modèle, désignant paradoxalement l'objet et sa représentation. Il s'agit d'introduire une ambivalence entre objet, installation, design, maquette, sculpture pour créer des environnements propices à la rencontre entre espace mental et espace concret d'expérience.
J'ai pensé deux images dépendantes de l'espace dans lequel elles sont montrées de façon à ce qu'il n'en persiste qu'une. À celui qui regarde de se placer dans leur temporalité. L'ambiguïté réside dans le fait que toute perception de l'idéel ne peut exister qu'en dehors de cette coïncidence : l'espace du dit et du contredit en ce point de jonction.

TROUS SANS GRAVITÉ

(une exposition de Jean-Marc Andrieu, Bernard Plasse, Arnaud Vasseux

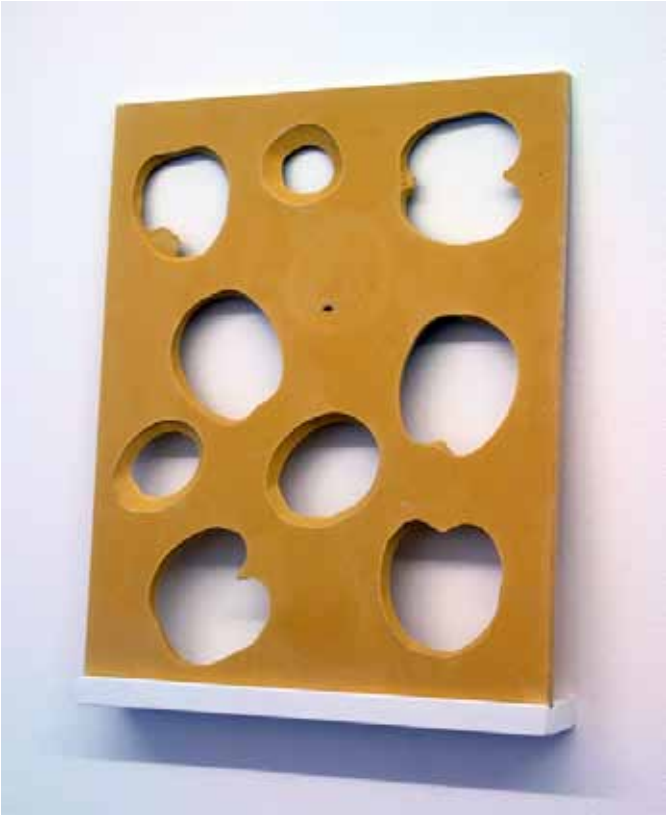


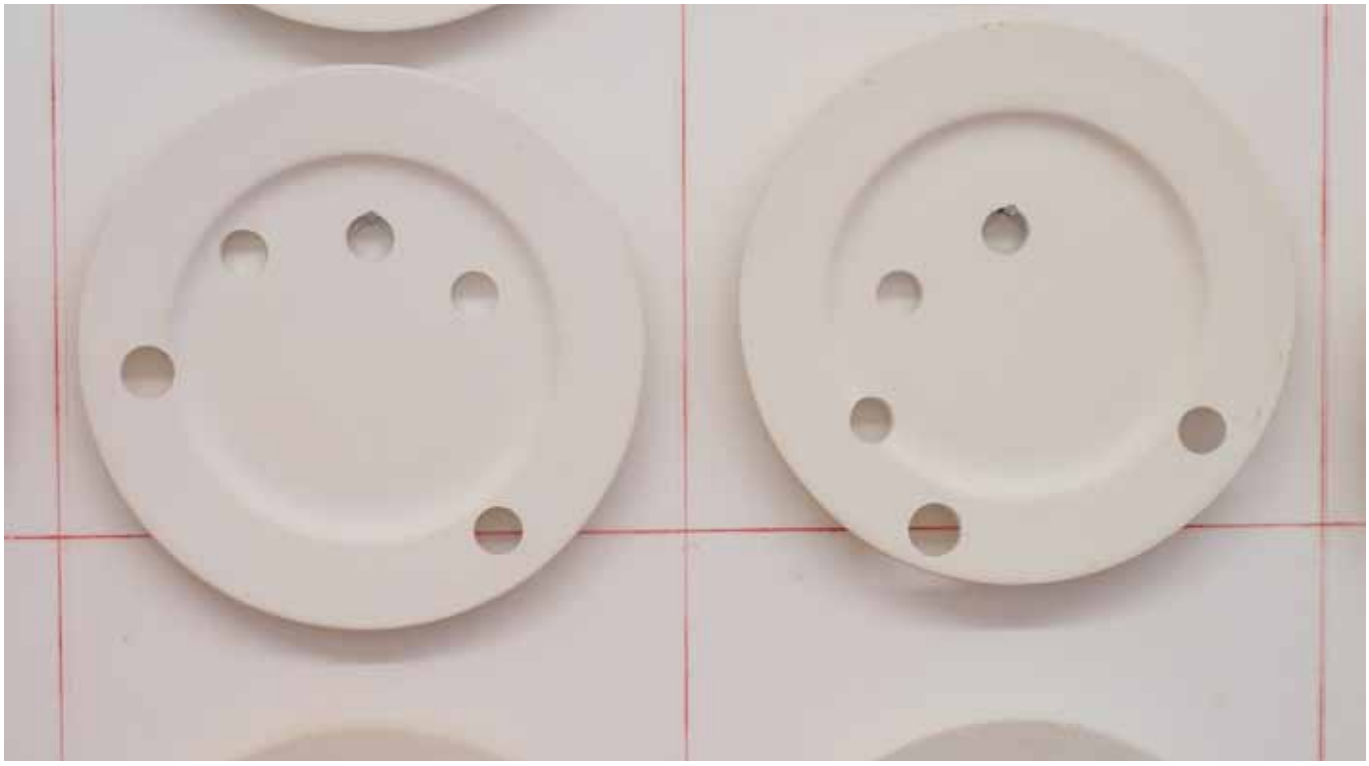
Du 01 au 13 décembre 2014

Le secret de Monsieur Bernard Plasse

Après un séjour dans le Nevada, Max Ernst a peint de minuscules paysages d'un format de timbre poste qu'il nomma des microbes. L'ouverture de la galerie du tableau s'est faite avec un de ces microbes de Max Ernst.
Aujourd'hui, dans cette pièce de seize mètres carré vous pensez voir des assiettes, des feuilles trouées ou tout autre objet. C'est étrange comme on voit rarement les choses qui sont devant nous. On les regarde, elles nous regardent, on les croise mais on ne les voit pas. Ah ! Voir !
Ces choses, là, devant vous, sont sûrement des messages. Le monde est farci de signes, même si les auteurs n'en connaissent pas tous les codes ni les clés.
Il est difficile de savoir si ces messages sont tous cryptés. Il s'avère pourtant que nous avons souvent du mal à les déchiffrer. Il faut faire avec ça. C'est notre monde.
Mis à part quelques outils, comme le voyage en space-cake (gâteau au cannabis), nous ne disposons pas encore de beaucoup de machines pour interpréter la réalité et ses multiples langages.
Quand je me rends à la galerie du tableau (coquille où Bernard l'ermite s'est infiltré à l'arrache pour y élire bureau), je ne vais pas voir Monsieur Bernard Plasse ou des œuvres en particulier. Non, je vais plutôt participer à une heure ou deux d'une longue action qui dure depuis des années. C'est une supposition. Tout le monde peut en faire autant. Il n'y a pas d'exclu. C'est ouvert aux passants.
Peut-on supposer que quelqu'un ait décidé de mener une vie conceptuelle et qu'il ait fait de sa vie une performance sans le dire à personne ?
Pourrait-il y avoir un art conceptuel brut ?
Les expositions dans cette galerie ne seraient que leurre et prétexte. Le principe ne serait pas l'unité, l'exposition, mais la suite, l'ensemble, le groupe. Chaque exposition s'ajouterait aux autres dans un mouvement continu.
On peut donc prendre sa vie (l'enfance, l'adolescence, l'âge prétendument adulte, la vieillesse) comme une suite de performances.
En ce moment même, en lisant ce que vous êtes en train de lire, oui, en lisant ce que vous êtes en train de lire, ne vous retournez pas, ralentissez votre respiration, ça y est, voilà, c'est trop tard, vous êtes dans le dispositif.

Jean-Pierre Ostende





PASCALE MIJARES

Du 15 décembre 2014 au 17 janvier 2015

Ineffable ordinaire

Nous tenons un rôle social par notre inscription dans le monde du travail ou au sein de la famille. Nous prenons en charge les normes, les conventions que cela implique. Ces règles sociales légitiment une vie ou la précarisent.
On distingue trois formes de précarité. Lorsque les conditions matérielles empêchent toute possibilité d'agir, lorsque que la marginalisation interdit de faire entendre sa voix ou lorsque que le mépris social ne permet pas de reconnaitre la créativité d'un individu ou d'un groupe ainsi stigmatisé. La précarité sous toutes ses formes est aujourd'hui inscrite dans notre quotidien, admise, banalisée. Critiquer cette « normalité sociale », c'est refuser que les codes sociaux confirment ou infirment les existences. La visibilité ou l'invisibilité ne sont pas des qualités naturelles, inhérentes à l'existence humaine.
«La vie ordinaire est comme une série de braconnages à l'intérieur de la forêt des normes. Le quotidien s'invente ainsi dans les détournements que l'homme ordinaire produit lorsqu'il réalise les normes. »*
L'inexprimable charge poétique qui résulte des détournements, la pugnacité à combiner sa vie, à harmoniser sa survie, « fricotent » avec le sublime.
Je suis née dans un paysage de grisaille, de briques et de champs de betteraves, à l'ère du formica, du pyrex et de la toile cirée. Edifier un abri avec des meules de foin, improviser un cerf-volant avec un quotidien, courir sur les marres gelées, trier les patates dans les caves à charbon, aller à la ferme ou ramener les bouteilles à la consigne... : autant d'anachronismes qui sculptent ma survie.

Pascale Mijares
membre de ART.M, la Friche la Belle de Mai
www.documentsdartistes.org/mijares

*(Vies ordinaires, vies précaires, Guillaume Le Blanc, Paris, Seuil, 2007)